

U d'of OTTAWA



39703002502648



POÉSIES

DE

CHARLES PONCY

Toulon, typ. v^e E. AUREL, rue de l'Arseral, 13.

AVR 25 1974

CHARLES PONCY

MAÇON A TOLLON.

LA CHANSON

DE

CHAQUE MÉTIER

POÉSIES

QUATRIÈME VOLUME



MARSEILLE

GUEIDON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1, rue Saint-Théodore, 1

1868.



406 305

PQ

2382

P88

1867

V. H



A GEORGE SAND

Après la publication, sous votre illustre patronage, de mon second livre de poésies, je me trouvai un instant à sec d'inspirations. J'en ressentis un grand découragement. Il me sembla que cette stérilité était prématurée et que des journées heureuses m'attendaient encore sur cette mer poétique que j'avais saluée si lumineuse et si souriante à mes débuts. Pour re-

mettre mon courage et ma verve à flot, je fis un appel à votre cœur où tant de génie s'allie à tant de bonté. J'obtins de vous cette réponse :

« J'ai toujours désiré qu'un poète fit sous un
« titre tel que celui-ci : *La chanson de chaque*
« *métier*, un recueil de chansons populaires à la
« fois enjouées, naïves, sérieuses et grandes,
« simples surtout, faciles à retenir et sur un
« rythme auquel pussent s'adapter des airs
« connus bien populaires ou des airs nouveaux
« faciles à composer. Ou, à défaut de musique,
« que ces chants fussent si coulants et si sim-
« plement écrits, que l'ouvrier simple sachant
« à peine lire, pût les comprendre et les retenir.
« Poétiser, ennoblir chaque genre de travail ;
« plaindre en même temps l'excès et la mau-
« vaise direction sociale de ce travail tel qu'on
« l'entend aujourd'hui, ce serait faire une œu-
« vre grande, utile et durable. Ce serait ensei-
« gner au riche à respecter l'ouvrier ; au pau-
« vre ouvrier à se respecter lui-même.

« Il y a des états plus ou moins nobles en
« apparence, plus ou moins pénibles en réalité.
« Chacun demanderait au poète un examen
« approfondi, des réflexions sérieuses, un juge-

« ment particulier à la fois poétique et philo-
« sophique ; et il y aurait, avec l'unité de forme,
« une variété infinie dans un tel sujet. Il y a
« dix ans que j'y rêve ! Il y a eu un temps où
« mon idée sur la chanson de chaque métier
« était si nette et si vive que, si j'avais su faire
« des vers, je l'aurais réalisée sous le feu de
« l'inspiration. C'est un sujet que j'ai conseillé
« à plusieurs jeunes poètes et qui les a tous
« effrayés parce qu'ils n'avaient pas l'inspira-
« tion et la sympathie qu'il faut pour cela. Un
« poète prolétaire devrait les avoir. Vous,
« Poncey, vous auriez la grandeur et l'enthou-
« siasme. Mais pour plier votre talent un peu re-
« cherché et *brillanté* à l'austère simplicité indis-
« pensable à ce genre de poésies, il vous faudrait
« travailler beaucoup, renoncer à beaucoup d'ef-
« fets chatoyants et à beaucoup d'expressions
« coquettes que vous affectionnez. Seriez-vous
« capable d'une aussi grande réforme ? Sans
« cette réforme, pourtant, l'ouvrage dont je
« parle n'aurait aucune valeur, aucun charme
« pour le peuple et, le dirai-je ? aucune nou-
« veauté aux yeux des connaisseurs ; car il s'a-
« girait de faire quelque chose que personne n'a

» fait encore. Vous l'avez fait à votre manière,
« (et c'était une manière admirable), pour vous
« peindre vous-même dans votre état de maçon ;
« mais il faudrait être encore plus simple, tout
« à fait simple. Le simple est ce qu'il y a de
« plus difficile au monde. C'est le dernier ter-
« me de l'expérience et le dernier effort du gé-
« nie. N'êtes-vous pas encore trop jeune pour
« donner ces touches fermes et nettes qui pa-
« raissent si faciles que chacun se dit : « J'en
« aurais fait autant ! » et que personne cepen-
« dant ne peut le faire qu'un grand artiste ?...
« *Le Postillon, le Forgeron, le Maçon, le La-*
« *boureur, le Boulanger, le Jardinier, le Fos-*
« *soyeur, etc., etc.,* quelle foule inépuisable
« de types variés et qui tous pourraient être
« embellis ou plaints par le poète ! Il faudrait
« faire aimer toutes ces figures, même celles
« dont le premier aspect repousse, et inspirer
« une pitié tendre pour ceux qu'on ne pourrait
« admirer, comme des êtres utiles ou coura-
« geux ! »

J'ai toujours eu en vous une confiance sans borne. Votre désir fut un ordre pour moi. Je me mis au travail avec ardeur, avec cette foi

en soi, toujours un peu présomptueuse sans doute, mais sans laquelle le succès de l'œuvre qu'il accomplit paraîtrait à l'artiste une chimère folle.

Voici ce que j'ai recueilli dans mon voyage vers l'idéal indiqué.

Je connais d'avance les imperfections de ce travail ; je sais combien il est loin de ce que vous aviez rêvé et de ce que j'attendais moi-même de l'enthousiasme avec lequel je l'entrepris. Je sais aussi que beaucoup de métiers que je n'ai pas cités ont réclamé contre cet oubli. Mais j'ai dû me résoudre à n'aborder que les principales professions et à éviter avec soin, sous peine de me briser contre l'écueil de la monotonie, les nombreuses variétés que la civilisation a greffées sur les types primitifs. Pour jeter de la diversité dans mes concerts de travailleurs, j'ai fait de temps en temps intervenir au milieu d'eux quelques types prolétaires contemporains, et j'ose espérer que l'ouvrier proprement dit ne leur refusera pas la modeste place que je leur ai assignée à ses côtés.

Je me suis attaché surtout à démontrer la solidarité qui existe entre tous les métiers, depuis

ceux que l'industrie et le succès ont élevés à la hauteur d'un art, jusqu'aux plus infimes et aux plus ignorés. J'ai cherché à prouver que nul artisan n'a le droit de se croire en réalité plus noble et plus utile qu'un autre : l'imprimeur, par exemple, pas plus que le laboureur qu'il instruit mais qui lui rend le pain quotidien en échange ; le forgeron, pas plus que le maçon auquel il fournit des outils, mais qui lui bâtit la forge pour le nourrir et le toit pour l'abriter ; l'horloger, si savant et si distingué en apparence, pas plus que le pauvre mineur qui va, à travers mille dangers, fouiller aux flancs de la terre les métaux indispensables à la confection des pendules et des montres, et ainsi de suite. Le travail humain, dans son ensemble, est une chaîne admirable et si solidement rivée qu'aucun anneau ne pourrait en être détaché sans qu'elle se brisât sur tous les points.

Quant à la simplicité tant recommandée et que je reconnais si nécessaire, j'ai fait également tous mes efforts pour ne pas m'en trop écarter. Ma poésie abrupte a appelé les choses par leurs noms, comme le fait l'ouvrier lui-même, sans que son langage en soit moins pit-

toresque et moins imagé. J'espère qu'on ne me reprochera pas les quelques bribes d'érudition qui apparaissent çà et là dans mes couplets. Béranger, le premier modèle à consulter pour des œuvres de ce genre, ne s'en est pas fait faute. Dans sa chanson intitulée *les Gueux*, il entre ainsi en matière :

- « Au Parnasse la misère
- « Longtemps a régné dit-on,
- « Quel bien possédait Homère ?
- « Une besace, un bâton. »

Voilà presque toute l'histoire de la poésie évoquée en quatre vers. Or, puisque cet admirable maître a pu supposer que les gueux auxquels il s'adressait savaient ce que c'est que le Parnasse et Homère, pourquoi n'aurais-je pas pu supposer que les ouvriers, si intelligents aujourd'hui, sauraient aussi saisir les allusions historiques auxquelles j'ai eu quelquefois recours pour faire ressortir les poétiques légendes des divers métiers ? N'est-il pas certain, du reste, que celles de ces allusions qui resteront obscures pour quelques prolétaires, provoqueront de la part de ceux-ci des efforts pour s'en procurer

la clé?... Et ce stimulant à l'étude n'est-il pas un titre de plus à ajouter au rôle essentiellement vulgarisateur de la chanson?

La plus grande difficulté que j'aie rencontrée pour atteindre le but que vous m'aviez proposé, a été le choix des airs. Je ne savais presque aucune musique de chanson. La chanson proprement dite n'est guère en honneur dans notre Midi, et cela tient, le croiriez-vous? à des causes purement atmosphériques. Une démonstration de quatre lignes justifiera cette assertion si bizarre au premier abord. La chanson, en effet, naît ordinairement pour égayer pendant les jours de fête les groupes d'hommes qu'un ciel inclément et maussade attriste ou claquemure, et qui cherchent, dans de fraternelles réunions, les sourires et la chaleur que le soleil leur refuse. Sur les bords de notre beau golfe, tout au contraire, le ciel est toujours splendide, la mer mélodieuse, les chemins dorés de fleurs et de rayons. On ne se réunit donc jamais pour chanter au coin du feu; on cède aux appels irrésistibles du dehors; on va s'enivrer par les yeux des beautés de la création, beautés dont l'amour pousse l'homme

à la solitude et satisfait, en les absorbant dans la contemplation, ses plus vives facultés. Si, par hasard, il vous arrive d'entendre la nuit une voix en plein air, ce ne sera pas une chanson qu'elle jettera aux échos recueillis, mais bien quelque amoureuse sérénade. Je connaissais donc très peu d'airs, et parmi ceux que j'étais parvenu à apprendre, j'ai trouvé rarement une musique en harmonie avec les sentiments que j'avais à exprimer.

Mais fidèle à votre recommandation à ce sujet, j'ai écrit mes chansons sur des rythmes auxquels on pourra sans peine adapter des airs simples, faciles à composer et à retenir. Pour tous ces petits poèmes j'ai préféré l'*action* au *récit*. L'ouvrier qui les chantera trouvera sans doute un plus grand charme à exposer lui-même les joies, les douleurs, les légendes, l'histoire et l'avenir de son état, qu'à les raconter passivement par l'entremise du poète.

J'ai aussi supprimé, à la fin de chaque couplet, le refrain obligé dont la répétition devient, à la lecture, fastidieuse et fatigante. Il sera, du reste, toujours facile de l'y rétablir par la pen-

sée ou par la voix, suivant que ces couplets seront lus ou chantés.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la plupart de ces chansons sont antérieures au régime politique actuel. Il y est souvent question du roi et j'ai dû, après mûr examen, laisser figurer ce nom partout où je l'avais employé en d'autres temps. Les souffrances qui pleurent dans ces pages, les joies et les sourires qui les éclairent, sont, je crois, une des plus fidèles expressions de cette époque où de nobles cœurs et d'éminents esprits, soutenus par une foi ardente, poursuivaient généreusement le problème de l'organisation du travail : problème insoluble sous cette forme, mais que l'association semble aujourd'hui destinée à résoudre. C'est pourquoi on voit rayonner à chaque page l'espérance d'un avenir meilleur et les austères consolations qui nous ont aidé à en attendre les bienfaits.

Je me résume. Je vous ai rappelé votre programme. Voici comment je l'ai rempli. Si j'ai échoué, je m'en consolerais en songeant que j'ai tenté, que j'ai ouvert une direction neuve et salutaire à la poésie prolétaire ; que j'ai cher-

ché à purger la bouche du peuple des vieux refrains sanguinaires du compagnonnage, des anciennes chansons dépravées des garnisons. Je dirai comme mon glorieux aîné, Hégésippe Moreau :

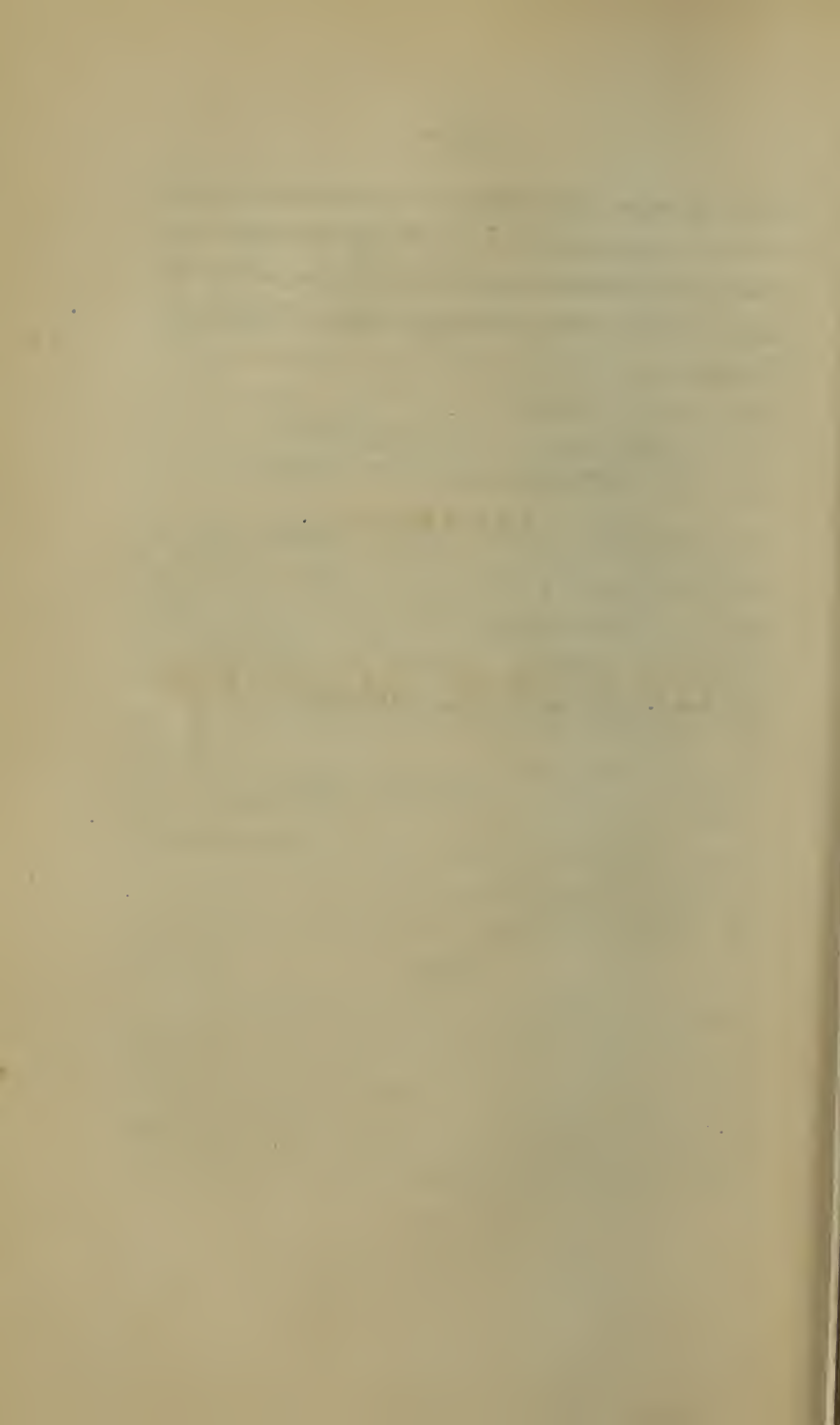
« Mon rêve de gloire

« A, comme tout, fini par des chansons. »

Au contraire, si j'ai réussi, souffrez que je mette à vos pieds l'hommage de cette œuvre que vous avez vous-même inspirée et que je vous dédie avec bonheur, comme un gage de ma reconnaissance et de mon admiration.

CHARLES PONCY.





LA CHANSON

DE

CHAQUE MÉTIER

FRONTISPICE



AUX PROLÉTAIRES

I

Chantez, amis ; marchez dans votre voie austère,
Un refrain sur la lèvre et l'espérance au cœur ;
Et le règne de Dieu descendra sur la terre
Lorsque toutes vos voix l'appelleront en chœur.

Il faut chanter ; il faut unir vos voix robustes.
Il faut que la chanson, ainsi qu'un bouclier,
Du sort qui vous poursuit pare les coups injustes,
Et, riant de vos maux, vous les fasse oublier.

Vous me direz, amis, que souvent à vos lèvres
Il arrive un blasphème au lieu d'un mot rieur,
Et qu'en nos tristes jours de soucis et de fièvres,
Rien n'éveille l'essor de l'hymne intérieur ;

Que la faim, dans nos champs, s'introduit sous le chaume
Sourde aux pleurs de l'enfant qu'elle fait orphelin,
Puis, vient dans les cités, dès que votre bras chôme,
Changer votre mansarde en cachot d'Ugolin.

Je connais, comme vous, ces profondes détresses,
Désespoirs inédits qui désolent vos cœurs.
Mais je sais qu'en vos seins, vivantes forteresses,
Jamais ces désespoirs ne sont entrés vainqueurs.

Je sais qu'affronts amers, vengeances étouffées,
Grèves, froid, deuil et faim, tout ce que nous souffrons,
Ne résiste jamais aux premières bouffées
De ces brises que Dieu fait passer sur nos fronts.

Alors, levée au ciel, votre ardente prunelle
Voit les nuages noirs loin de vous emportés ;
Alors, pleine de foi, votre âme sent en elle
Rentrer le fleuve d'or des divines bontés !

Alors votre gaité s'exhale en ritournelles,

Rend l'esprit insensible à la douleur des sens ;
Alors, mille chansons, folles ou solennelles,
Portent aux pieds de Dieu vos vœux reconnaissants.

Chantez donc, avancez dans votre voie austère,
Un refrain sur la lèvre et l'espérance au cœur ;
Et le règne de Dieu descendra sur la terre
Lorsque toutes vos voix l'appelleront en chœur !

II

Regardez le maçon !... S'il sondait à chaque heure
Les abîmes où peut l'entraîner un faux pas ;
S'il songeait le matin, en quittant sa demeure,
Que peut-être vivant il n'y rentrera pas ;

S'il pensait aux tourments que son courage endure,
Aux décombres infects qui souillent ses habits,
A ses mains d'où le sang jaillit sous la froidure,
Et, sur le mortier blanc, tombe en larges rubis ;

Si le vieux laboureur qui guide la charrue,
Et couve les moissons de son amour fervent,
Prévoyait l'ouragan qui dans ses champs se rue,
Qui hache ses blés mûrs et les disperse au vent ;

Si le marin songeait aux tempêtes affreuses
Qui, dans leurs profondeurs, bouleversent les flots,
Aux terreurs qu'il ressent quand les nuits ténébreuses
Sur les écueils voisins poussent de longs sanglots :

Nous n'aurions ni maisons, ni moissons, ni navires ;
Le monde échapperait à la céleste loi,
Et, couvert des débris de ses riches empires,
L'homme s'abdiquerait : le néant serait roi !

Mais délivrons nos fronts de ces pensers moroses.
Ce n'est pas sous ce jour que la vie apparaît.
La poésie éclate au fond de toutes choses,
Et des bonheurs humains tient l'auguste secret.

J'ai donc cherché pour vous la sainte poésie
Au toit du prolétaire, au sein de ses travaux,
Et partout mon désir l'a trouvée et saisie,
Semant amours et fleurs, trésors toujours nouveaux !

Pour tromper les ennuis de vos lourdes journées,
Chantez donc ces refrains que sa voix m'inspira.
Chantez, amis ; ayez foi dans vos destinées.
Vos chants vont jusqu'au ciel : il les exaucera.

Travailler et souffrir, c'est la commune dette.

Fermez bien votre oreille aux perfides défis
Que, pour vous égarer, l'oisiveté vous jette,
Et n'assombrissez pas l'avenir de vos fils.

Oui, cachez à tout prix à l'heureuse jeunesse
Dont l'âme cherche encore en nous son aliment,
Le doute qui parfois surprend notre faiblesse,
L'aspect contagieux du découragement.

Au-dessus des douleurs que la misère enfante,
Au-dessus des bonheurs qui nous disent adieu,
Que notre âme, toujours sereine et triomphante,
Sur l'aile de l'espoir se réfugie en Dieu.

Chantons, amis ; marchons dans notre voie austère,
Un refrain sur la lèvre et l'espérance au cœur ;
Et le règne de Dieu descendra sur la terre
Lorsque toutes nos voix l'appelleront en chœur !



LE GUINGUETTIER

AIR du *Tourne-broche*.

Un nouveau dimanche se lève !
C'est jour de besogne pour nous.
Hors du lit, au travail, mon Ève ;
Sors les flacons pleins de vin doux.
Avant que ce beau jour s'achève,
Nos amis les videront tous.
La joie et le vin, chez le guinguettier,
Donnent rendez-vous à chaque métier.

Accourez, braves prolétaires.
Pour vous tenir forts et dispos,

Des vignes, filles de nos terres,
Le sang a coulé dans ces pots.
La semaine aux travaux austères,
Mais le dimanche au gai repos !
La joie et le vin, chez le guinguettier,
Donnent rendez-vous à chaque métier.

Laboureurs dont les lourds araires
Ouvrent des sillons à nos grains ;
Marins, maîtres des vents contraires,
Soldats, que tous les rois ont craints,
A ceux des ouvriers, vos frères,
Mêlez vos cœurs et vos refrains !
La joie et le vin, chez le guinguettier,
Donnent rendez-vous à chaque métier.

Le vieux drapeau de la patrie,
Sur mon toit, brille dans les airs.
Pour vous, à son ombre chérie,
L'été mûrit mes raisins verts.
Qu'il soit celui de l'industrie :
Il flottera sur l'univers.
La joie et le vin, chez le guinguettier,
Donnent rendez-vous à chaque métier.

Le plaisir, libre sous nos treilles,
Se livre à qui s'y vient asseoir.

L'avenir, entre deux bouteilles,
Ceint de fleurs, rit à notre espoir.
Trinquons tous ensemble aux merveilles
Qu'à nos enfants il fera voir.
La joie et le vin, chez le guinguettier,
Donnent rendez-vous à chaque métier.



LE ROULIER

AIR : *Malbrouck s'en va-t-en guerre.*

Eh youp ! la route est belle
Gai roulier,
Gai roulier, qu'on attelle ;
Eh youp ! la route est belle,
En avant, limonier !

Reprends d'un pas tranquille
Tes ballots
Qu'on attend à la ville ;
Reprends d'un pas tranquille
Ta charge et tes grelots.

Eh youp ! voici la côte :
Limonier,
Du courage, elle est haute ;
Eh youp ! voici la côte ;
Vite un coup de collier !

Et la halte prochaine
Aura soin
De payer notre peine ;
Oui, la halte prochaine
Vend du vin et du foin.

Eh youp ! la bonne vie
Que la main
Du destin m'a servie !
Eh youp ! la bonne vie !
Vive le grand chemin !

Vivent nos vieilles fêtes :
Rien, ma foi,
Rien n'en vaut les goguettes ;
Vivent nos vieilles fêtes,
Vive la Saint-Eloi !

Vive l'hôtellerie,
Le vin doux,

La luzerne fleurie !
Vive l'hôtellerie
Où l'on couche à cinq sous !

Hôtesse et maritornes
 Ont pour moi
Des tendresses sans bornes ;
Hôtesse et maritornes
M'y traitent comme un roi.

Trinquiez tous à leurs charmes,
 Bohémiens
Qui narguez les gendarmes ;
Trinquiez tous à leurs charmes ;
Mêlez vos chants aux miens.

Oui, trinquons tous ensemble.
 Pauvreté
En chemin nous rassemble ;
Oui, trinquons tous ensemble
A notre liberté.

La liberté nous guide.
 Avec nous
Gaîment elle réside ;

La liberté nous guide
Bras dessus, bras dessous !

Eh youp ! le soleil baisse :
Gai roulier,
Crains des nuits l'ombre épaisse ;
Eh youp ! le soleil baisse :
Gare au fouet, limonier.

Pour tuer le roulage,
Sur le fer
Aujourd'hui tout voyage ;
Pour tuer le roulage,
On exhume l'enfer.

Eh youp ! mes pauvres bêtes,
Le charbon
Brûle en vain nos charrettes ;
Eh youp ! mes pauvres bêtes,
Le roulier tiendra bon.

Celui qui fit le monde
Prendra soin
Du travail qu'il féconde ;
Celui qui fit le monde
A tous y garde un coin.

Eh youp !... voici l'auberge :

L'hôtelier,

L'hôtelier, qu'on m'héberge ;

Eh youp ! voici l'auberge :

Halte-là !... limonier !



LA FILEUSE

Avez-vous connu notre aïeule
Qui, de l'aube au soleil couchant,
Pour garder le toit restait seule
Tandis que nous bêchions le champ ?
Dès que finissait la journée,
A ses pieds et par terre assis,
Devant la haute cheminée
Nous écoutions ses longs récits.

Et tant que la fileuse
Chantait ou racontait,
Son fuseau, dans sa main calleuse,
Comme un lutin pirouettait.

Un soir, près d'elle on s'agenouille :
— « Bonne grand-mère, enseignez-nous
La légende de la quenouille ? »
— « Oui, mes chérubins ; venez tous.
Sachez tout d'abord qu'à mon âge,
Sans la quenouille, mes vieux bras
Ne seraient plus pour le ménage
Qu'une charge et qu'un embarras. »

« Le moulin dont l'eau frappe l'aile
Pourvoit bien à votre appétit :
Mais la quenouille, enfants, c'est elle,
C'est son fuseau qui vous vêtit.
Quand vous dételez la charrue
Le fuseau sautillant encor,
File pour vous la toile écrue,
La toile rousse comme l'or ! »

« C'est la quenouille, enfants, qui pare
De langes fins votre berceau ;
Elle qui, pour l'hymen, prépare
A la jeune fille un trousseau.
C'est le sceptre de la vieillesse,
C'est la gardienne du foyer,
Qui de blanc linge emplit sans cesse
Notre vieux bahut de noyer. »

« Le laboureur tire encor d'elle
Nappes, chemises, draps de lit,
Et, quand la mort vers Dieu l'appelle,
Le linceul qui l'ensevelit.
Ainsi la quenouille est mêlée
A nos plaisirs, à notre deuil
Et la toile qu'elle a filée
Nous suit du maillot au cercueil. »

« Voilà, chers enfants, la légende
Que vous vouliez savoir de moi.
Sa morale vous recommande
Le travail, grande et sainte loi !
Je suis bien ridée et bien vieille ;
Mais jusqu'au dernier de mes jours
J'agis comme je vous conseille
Et mon fuseau tourne toujours ! »

Et tant que la fileuse
Chantait ou racontait,
Son fuseau, dans sa main calleuse,
Comme un lutin pirouettait.



LE VANNIER

AIR du *Bon pape*.

Soldats d'une industrie aimée,
Tressons les roseaux et l'osier.
A nous chanter, la Renommée
N'enroua jamais son gosier.
Mais aujourd'hui je suis en verve
De réparer ce grave tort.

Chantons fort

Et d'accord !

Il faut que chacun, sans réserve,
Applaudisse à notre métier.

Gloire au vannier !

Quel bon petit état mes frères !
C'est à ne jamais s'en lasser.
L'osier vert, de mille manières
Dans nos doigts vient s'entrelacer.
Nos outils, poussés sans relâche,
N'exigent de nous nul effort.

Chantons fort

Et d'accord !

Ils sont si mignons qu'on les cache
Dans la poche du tablier.

Gloire au vannier !

Dans nos jardins où les abeilles
Cueillent leur miel sur le rosier,
Pour le transformer en corbeilles
Nous cueillons le flexible osier.
Dans un berceau fait de ses tiges
Le fils du prolétaire dort.

Chantons fort

Et d'accord !

Les bouquets ont plus de prestiges
Groupés dans un joli panier.

Gloire au vannier !

Sous Périclès, sous Démosthènes,
Lorsqu'avril ouvrait les bourgeons,
Les vanniers aux vierges d'Athènes

Tressaient des corbeilles de joncs.
Plus tard, des rives de la Grèce
Notre art monte aux forêts du Nord.

Chantons fort

Et d'accord !

Dans des corbeilles, la druidesse
Recueillait le gui printanier.

Gloire au vannier !

Dans le Nil fécond et paisible,
Belle comme un beau chérubin,
La douce enfant d'un roi terrible
Savourait la fraîcheur du bain.
L'onde, alors, dans une corbeille,
Pousse un nouveau-né près du bord :

Chantons fort

Et d'accord !

Et Dieu, d'un peuple qu'il réveille,
En fait le divin pionnier.

Gloire au vannier !

Comme notre art enlace et tresse
Le roseau qui trahit Midas,
Que l'amour enlace sans cesse
Nos pensers, nos cœurs et nos bras.
Cet amour que Dieu nous enseigne

Excite en nous un vif transport.

Chantons fort

Et d'accord !

Le vannier, pour fêter son règne,

Ne sera jamais le dernier.

Gloire au vannier.



LA BATELIÈRE

Isabelle est batelière.
C'est la plage hospitalière
Qui lui sert de berceau.
Jamais la flèche ou l'oiseau
Sur la vague familière
N'ont devancé son bateau.

Ah ! l'enfant, dans sa nacelle,
Ose affronter tous les jours
Les écueils des alentours.
Aussi, qui mieux qu'elle
Sait leurs noirs détours ?

Courageuse autant que belle,
Un soir la jeune Isabelle

Voguait seule en son esquif ;
Lorsque, d'un bond convulsif,
L'onde, au gouvernail rebelle,
La jette contre un rescif.

Ah ! le gouffre me demande,
Disait-elle. A mon secours
Contre ces flots froids et sourds !
 Qu'un bon cœur m'entende
 Et sauve mes jours.

Pierre, marin intrépide,
Plonge dans le gouffre avide,
Nage et lutte avec transport ;
Et, plus puissant que la mort,
Son bras, qu'un tendre amour guide.
Ramène Isabelle au bord.

Ah ! d'une peine mortelle,
Disait-il, à votre tour
Sauvez ma vie en ce jour.
 Mon cœur, Isabelle,
 Pour vous meurt d'amour !

Au fond d'une humble chapelle,
Pierre et la jeune Isabelle

Priaient le ciel à genoux,
Et du pasteur grave et doux
La parole solennelle
Unissait les deux époux.

Ah ! quel bonheur vaut le nôtre ?
Disaient-ils. De nos beaux jours
Rien n'altérera le cours.
Sauvés l'un par l'autre,
Aimons-nous toujours.



LE TAILLEUR DE PIERRES

AIR du *Ménétrier de Meudon*.

En avant le maillet d'acier :
Il donne une âme au bloc grossier.
En avant le maillet d'acier.
Vive le travail nourricier.

Honte à qui chôme encore
Loin des chantiers rivaux !
Avril a fait éclore
Les fleurs et les travaux.
Frères, je vous arrive
Avec la joie au cœur ;

Et vite qu'on m'inscrive
Au livre du piqueur.

Cinq mois, dans nos villages,
J'ai, trompant les ennuis,
Taillé seuils et dallages
Et margelles de puits.
La boucharde et l'aiguille
Résonnaient tour à tour,
Et du printemps qui brille
Appelaient le retour.

Morbleu ! les belles pierres
Que, pour nous, dans les airs,
Fait jaillir des carrières
La mine aux sourds éclairs !
A nous ces blocs énormes :
Notre bras sait comment
Du flanc des monts informes
On tire un monument.

Palais que l'on contemple
Dans les grandes cités ;
Arc-de-triomphe, temple,
Chefs-d'œuvre au loin cités :
Tous ces frontons augustes
Qu'on se montre du deigt,

C'est à nos mains robustes,
C'est à nous qu'on les doit.

L'adepte qui voyage,
Le cœur plein d'avenir,
Partout, sur son passage,
Salue un souvenir.
Il lève la paupière
Et lit, d'un œil joyeux,
Ces poèmes de pierre
Qu'ont écrit ses aïeux.

Un roi, par nos ancêtres,
Fit, sur le sol hébreu,
Bâtir un temple aux prêtres,
Un autel au vrai Dieu.
« Fils de l'architecture,
« Venez, dit-il ; voici
« Des lettres de roture :
« Soyez nobles aussi. »

Mais des gloires plus vieilles
Déjà sacraient nos droits,
Car sur les sept merveilles
On nous en devait trois.
Jardins aux murs splendides,
Temple qu'un fou brûla,

Antiques pyramides :
Notre blason est là !

Comme nos braves pères,
Les premiers compagnons,
Créons des jours prospères
A l'art où nous régnons.
Gardons dans nos écoles
L'équerre et le compas,
Et que ces beaux symboles
Règlent partout nos pas.

En avant le maillet d'acier :
Il donne une âme au bloc grossier.
En avant le maillet d'acier.
Vive le travail nourricier.



LE BOULANGER

AIR : *Paillasse, mon ami, saute pour tout le monde.*

Vous voyez en moi le mitron
Choyé par la pratique.
Sans moi vingt fois mon vieux patron
Aurait fermé boutique.
Bourgeois et portier
Des bouts du quartier
Accourent à la ronde ;
Je suis au pétrin
Nuit et jour en train
Pour nourrir tout le monde.

Pour dorer la croûte du pain,
Devant la cheminée,
Le bouquet de pommes de pin
Flambe à chaque fournée.
Ce feu continu
Bronze mon sein nu
Et de sueur l'inonde.
Je suis au pétrin
Nuit et jour en train
Pour nourrir tout le monde.

Par le vin, l'amour et les chants
Mes forces sont accrues.
Je prends au jour la clé des champs...
C'est-à-dire des rues.
Me voilà lancé !...
Quand j'ai bien chassé
A la brune, à la blonde,
Je viens au pétrin
Me remettre en train
Pour nourrir tout le monde.

J'ai vu Paris, Lyon, Alger,
Les îles tropicales.
Partout l'œuvre du boulanger
S'empreint des mœurs locales.

Le pain musulman
Se roule en turban
Et prend sa forme ronde.
Je suis au pétrin
Nuit et jour en train
Pour nourrir tout le monde.

Le pain qu'à Marseille, à Toulon,
En navire on façonne,
S'étend, s'allonge vers Chalon
En bateau de la Saône.
Mais le Parisien
Fait pétrir le sien
D'une ampleur sans seconde.
Je suis au pétrin
Nuit et jour en train
Pour nourrir tout le monde.

Le boulanger fut toujours fier
De ses forces physiques.
C'est lui qu'on nomme bras de fer
Dans les luttes publiques.
Son orgueil est tel
Qu'il n'est de cartel
Auquel il ne réponde.
Je suis au pétrin

Nuit et jour en train
Pour nourrir tout le monde.

Mais les temps de haine sont loin ! . . .

Le plus fort camarade
Evite avec le plus de soin
La rixe qui dégrade.
Mitrons, que le blé
Par nous soit doublé,
Que pour tous il abonde.
Soyons au pétrin
Nuit et jour en train
Pour nourrir tout le monde.



L'IMPRIMEUR

AIR : *En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.*

Sur l'univers, maudit pour une pomme,
L'erreur, la nuit régnaient, quand tout à coup
Un astre éclos dans le cerveau d'un homme
L'illumina d'un bout à l'autre bout.
Ce météore, aux quatre coins du monde,
Fut salué d'enivrantes clameurs.
Depuis ce jour sa clarté nous inonde.
Gloire immortelle à l'art des imprimeurs !

Cet art divin à la pensée humaine
Créa soudain de larges ailes d'or ;

Puis, lui donnant l'infini pour domaine,
Rendit fécond son lumineux essor.
Grâces à lui, des travaux du génie
Le peuple aussi put goûter les primeurs
Et s'abreuver à leur source bénie.
Gloire immortelle à l'art des imprimeurs !

Il déchira les ténébreux grimoires
Dont les sorciers effrayaient les hameaux.
Pour les dorer il exhuma les gloires,
Pour les guérir il dévoila les maux.
Des nations qu'opprimait l'esclavage
Il adoucit les destins et les mœurs ;
Il éclaira la tente du sauvage.
Gloire immortelle à l'art des imprimeurs !

A ce soleil rouvrant ses deux prunelles,
La Vérité s'envola de son puits.
De liberté, de concorde éternelles
A tous les cœurs elle a parlé depuis.
Par notre voix, au passé qui s'écroule,
Elle a crié : Ton règne est fini : meurs !
« Meurs : l'avenir devant tous se déroule. »
Gloire immortelle à l'art des imprimeurs !

Oui, gloire à l'art qui balaya la fange
Où croupissaient les peuples et les rois.

Gloire à ses fils, à la grande phalange
Qui fait jaillir des éclairs de ses doigts.
Leurs nobles rangs, qu'un saint amour resserre,
Ont Béranger, le roi des gais rimeurs ;
Ils ont Franklin, qui vainquit le tonnerre !
Gloire immortelle à l'art des imprimeurs.

Amis, notre art c'est l'étoile des âmes ;
C'est le levier qu'Archimède a rêvé.
Lorsque le monde a, sous l'assaut des lames,
Touché l'écueil, c'est lui qui l'a sauvé.
De cette nef, qu'un bon vent favorise,
Dieu nous a faits pilotes et rameurs :
Guidons sa proue à la terre promise.
Gloire immortelle à l'art des imprimeurs !



LA FRUITIÈRE

De la ville entière,
Je suis la fruitière.
C'est moi qui vous sers
Les plus beaux desserts.
L'état que j'exerce
Débite à foison
Les fruits que Dieu verse
A chaque saison.

Vous faut-il des pêches
Vermeilles et fraîches
Que juillet revêt
D'un pourpre duvet ?

Vous faut-il des treilles
Le chasselas rond ?
Venez : mes corbeilles
Vous les fourniront.

Aimez-vous la prune
Veloutée et brune,
L'abricot ardent
Qui fond sous la dent ?
Ou bien la grenade
Dont le médecin
Prescrit au malade
Le suc doux et sain ?

J'ai la figue grise,
La rouge cerise,
J'ai même parfois
L'arbose des bois ;
J'ai la blonde nêfle
Au luisant manteau,
Qui déploie en trèfle
Son triple noyau.

J'ai pour vous, gourmandes,
Jujubes, amandes,
Paires, pommes, noix,
Oranges, chinois,

Groseilles, olives,
Marrons provençaux,
Sorbes qu'aux solives
On pend en faisceaux.

Tout ce qu'on moissonne
De primeurs d'automne
De fruits printaniers,
Remplit mes paniers.
Chéri de l'enfance,
Charmant tous les goûts,
Il n'est pas, je pense,
De métier plus doux.



LE MATELOT

AIR : *Plus on est de fous, plus on rit.*

Le navire fait bonne route.
La nuit vient, mais guerre aux dormeurs.
Qu'on fasse cercle et qu'on m'écoute :
Le sommeil n'est pas dans nos mœurs.
La tristesse va, je m'avise,
Devenir notre unique lot.
Opposons-lui notre devise :
Veille, veille au grain, matelot !

Ecoutez, que je vous raconte
L'histoire d'un brave marin

Qui, des ans ne tenant pas compte,
Fut plus heureux qu'un souverain.
Ramené, par la nostalgie,
Aux souvenirs de son maillot,
Il les noya dans une orgie.
Veille, veille au grain, matelot !

Pour la pêche de la baleine,
Il part, brandissant les harpons.
On signale sous la poulaine
Un cétacé comme un trois-ponts.
Hourra ! dit-il, et sous l'aisselle
Il ajuste le cachalot. . . .
Et le sang du monstre ruisselle.
Veille, veille au grain, matelot !

Un soir, sur un vaisseau de guerre,
Il ronflait, rêvant les combats.
Le porte-voix muet naguère
Sonne soudain le branle-bas.
La mort vole dans le cordage ;
Lui, narguant boulet et brûlot,
Prend la victoire à l'abordage.
Veille, veille au grain, matelot !

Une nuit l'ouragan l'assaille.
«—Bon, dit-il, ce bruit m'émeut peu.

« Le pont qui sous mes pieds tressaille
« Ne craint que les rocs et le feu.
« Enfants ! qu'aux éléments on montre
« Qu'on se moque de leur complot.
« Marchons tout droit à leur rencontre. »
Veille, veille au grain, matelot !

Chaque fois qu'il toucha la terre,
L'Amour lui servit un régal :
La beauté blonde en Angleterre,
La Vénus noire au Sénégal.
Plein du dieu qui charme et féconde,
Et poussé partout par le flot,
De Français il peupla le monde.
Veille, veille au grain, matelot !

Notre homme ainsi fit, en vrai sage,
De l'univers trois fois le tour,
Et cueillit sur chaque rivage
Le plaisir, la gloire et l'amour.
L'âme de courage pétrie,
Il mourut vierge de sanglot,
Chantant le vin et la patrie.
Veille, veille au grain, matelot !

En l'honneur de ce bon apôtre,
Amis, buvons, chantons, fumons !

Son histoire est aussi la nôtre,
Il aima ce que nous aimons.
De la gaité qu'il nous inspire
Faisons résonner le grelot.
Dieu guide au port notre navire !
Veille, veille au grain, matelot !



LE FORGERON

Debout devant mon enclume,
Prêt au travail me voici :
Dès qu'au ciel l'aube s'allume,
Ma forge s'allume aussi.
Frappe, marteau, tords et façonne
Le métal qu'amollit le feu.
Que ta voix de fer, mon marteau, résonne
Pour glorifier le travail et Dieu.

En vain la sueur m'inonde :
Mes bras n'en sont que plus forts.
C'est la sueur qui féconde
Mon courage et mes efforts.

Voyez-m'en, comme une couronne,
Une perle à chaque cheveu.
Que ta voix de fer, mon marteau, résonne
Pour glorifier le travail et Dieu.

Le riche qui de ma blouse
Détourne son œil railleur,
Plus d'une fois me jalouse
Ma gaité de travailleur.
La gaité !... Dieu toujours la donne
A qui sait vivre heureux de peu.
Que ta voix de fer, mon marteau, résonne,
Pour glorifier le travail et Dieu.

J'aime à forger la charrue
Qui nourrit le genre humain ;
Mais jamais le fer qui tue
Ne fut battu par ma main.
A la vie il faut que personne
Avant son jour ne dise adieu.
Que ta voix de fer, mon marteau, résonne
Pour glorifier le travail et Dieu.

Pince qui fend les carrières,
Balcons où l'on prend le frais,
Soc qui sillonne les terres,
Marteau qui brise le grès :

Qu'on laboure, taille ou maçonne,
Mon ouvrage sert en tout lieu.
Que ta voix de fer, mon marteau, résonne
Pour glorifier le travail et Dieu.

Dans mon ténébreux asile,
Je vis plus libre qu'un roi.
Lorsqu'à tous on est utile,
On peut être fier de soi.
Cette forge que je tisonne,
Du char du travail fait l'essieu.
Que ta voix de fer, mon marteau, résonne
Pour glorifier le travail et Dieu.

Vive la forge qui brille !
Dans cet enfer de charbon,
On dit qu'en été je grille,
Mais l'hiver il y fait bon.
Que toujours mon bras y moissonne
Le pain du jour : c'est mon seul vœu.
Que ta voix de fer, mon marteau, résonne
Pour glorifier le travail et Dieu.



LE CHIFFONNIER

AIR : *Lève toi, pauvre Jacques.*

Et requiescat in pace
Chiffonnier, ton règne est passé.

Contre le préfet de police
En vain je me suis rebiffé :
De son théâtre il m'a biffé
Et je rentre dans la coulisse.

Et requiescat in pace,
Chiffonnier, ton règne est passé.

Mon panier pend à la muraille,
Poudreux comme un matelassier,
Et mon luisant crochet d'acier
A disparu dans la ferraille.

Et requiescat in pace,
Chiffonnier, ton règne est passé.

Mon bon crochet, quelle fin vile
Pour toi, dont l'ongle de griffon
Dénichait le moindre chiffon
Entre les pavés de la ville !

Et requiescat in pace
Chiffonnier, ton règne est passé.

De combien de riches guenilles,
D'atours jadis éblouissants,
Au pied profane des passants
N'ai-je pas arraché les drilles ?

Et requiescat in pace,
Chiffonnier, ton règne est passé.

De combien d'amoureux messages,
De journaux et de testaments,

De poèmes et de romans
Mes chiffons ont fourni les pages ?

Et *requiescat in pace*,
Chiffonnier, ton règne est passé.

Parfois, en mon âme indignée,
Je pense, hélas ! que mon métier
Fournit lui-même le papier
Où sa sentence fut signée !

Et *requiescat in pace*,
Chiffonnier, ton règne est passé.

Maintenant, l'aube est froide et terne,
Comme mon grabat que voilà :
Les chiffonniers ne sont plus là
Pour l'égayer de leur lanterne.

Et *requiescat in pace*,
Chiffonnier, ton règne est passé.

Car, c'est une heure avant l'aurore
Que nous allions, des carrefours,

Fouiller ces sinistres détours
Que la police même ignore.

Et requiescat in pace,
Chiffonnier, ton règne est passé.

Tous les jours la hotte était pleine.
Mais, outre vieux fer et chiffons
Qui du métier formaient le fonds,
Nous avons toujours quelque aubaine :

Et requiescat in pace,
Chiffonnier, ton règne est passé.

C'étaient des bijoux et des montres,
Sachets de soie aux fermoirs d'or,
Portefeuilles, bons du trésor,
Enfin, mille heureuses rencontres !

Et requiescat in pace,
Chiffonnier, ton règne est passé.

Pour nous, les perles de Fortune
Étaient vraiment dans le fumier,

Et j'en ai, pour le beau premier,
Dans la fange trouvé plus d'une.

Et *requiescat in pace*,
Chiffonnier, ton règne est passé.

Bon métier, fertile en trouvaille,
De ta gloire en vain tu déchois :
De tous ceux qu'on offre à mon choix
Il n'en est pas un qui te vaille !

Et *requiescat in pace*,
Chiffonnier ton règne est passé.



LE RAMONEUR

AIR : *En vérité, je vous le dis.* (FRÉD. BÉRAT.)

Mon père, un jour, chez un marchand
Me conduisit et fit emplette
D'une corde et d'une raclette
Dont il m'affubla sur-le-champ.
Et voilà le gamin en route,
Vers Paris dirigeant ses pas,
Et criant fort pour qu'on l'écoute :
Oh ! ramoneur de haut en bas !

Ce métier-là me plut beaucoup.
C'était de tous le plus facile,
Car il ne fallait qu'être agile,
Et moi je l'étais comme un loup.
Dans la moderne Babylone
Le travail ne manqua pas,
Grâce au chant qu'à tout coin j'entonne :
Oh ! ramoneur de haut en bas !

Et voilà six ans qu'on me voit,
Roussi comme une âme damnée,
Gratter four, poêle et cheminée
Depuis l'âtre jusques au toit.
Et ma voix qu'assombrit la suie,
Pareille aux bruits des vieux sabbats,
Chante entre les murs que j'essuie :
Oh ! ramoneur de haut en bas !

Quand je descendis du Piémont,
J'étais aussi blanc que la neige ;
Mais quelques mois de ce manège
M'ont rendu plus noir qu'un démon.
J'étais beau garçon : c'est dommage.
La nuit, seul dans mon galetas,
J'ai presque peur de mon image.
Oh ! ramoneur de haut en bas !

Je me contente de bien peu,
Messieurs, pour cinq sous je ramone.
Cinq sous ! c'est l'éternelle aumône
Du maudit qui souffleta Dieu.
Qui voudrait, pour cette misère,
Voir la flamme aux rouges éclats
Réduire son toit en poussière ?...
Oh ! ramoneur de haut en bas !

Le monde est grand, mais, sur l'honneur !
Son sein ne nourrit pas un homme
Plus honnête, plus économe,
Plus sobre que le ramoneur.
Le pauvre, pour faire fortune,
Va pieds nus, saute ses repas
Et, la nuit, couche au clair de lune.
Oh ! ramoneur de haut en bas !

Oui, j'ai cent écus, compte rond !
Tombés des tuyaux que je racle.
De ce trésor, de ce miracle,
Mes vieux parents profiteront.
On m'écrit que, brisés par l'âge,
Ils ne quittent plus leurs grabats :
En route donc pour le village.
Oh ! ramoneur de haut en bas !

LA TRICOTEUSE

— Bonjour, bonjour, grand'mère : sur la porte
Vous travaillez de bonne heure aujourd'hui ?

— Bonjour, enfants qu'aux champs la vie emporte
Comme un torrent, lorsque le jour a lui.

J'ai souvenir, mes amis, qu'à votre âge

J'avais aussi bonne jambe et bon bras.

Mais j'ai des ans subi l'outrage

Et maintenant je tricote des bas.

La vie, enfants, a des heures amères

Pour l'humble femme, esclave du foyer.

Pour nous distraire, épouses, sœurs et mères,

Nous nous vouons à cet obscur métier.

Méconnaissant combien d'intimes charmes
Il a pour nous, vous en riez, ingrats !

Pourtant que d'ennuis et de larmes
Nous oublions en tricotant des bas.

Mais au village on tricote sans cesse.
Moi, dès quatre ans, à l'école du lieu,
Sous l'œil chagrin d'une vieille maîtresse
Je m'en donnais tout le franc jour de Dieu.
Me fallait-il souhaiter bonne fête
A mes parents, qui sont tous morts, hélas !

Mon offrande était bientôt faite :
Pour leur bouquet, je tricotais des bas.

Plus tard, l'amour rayonna sur ma vie.
Je dévidais du coton sans repos
En accueillant, curieuse et ravie,
Les tendres soins et les tendres propos.
Mon fiancé dut partir pour l'armée.
Pour ses pieds nus saignant dans les combats,
Seule, sous mon toit enfermée,
Pendant cinq ans je tricotai des bas.

Il nous revint. Dieu fut bon pour sa mère.
Dès son retour, le curé nous bénit
Et, douces fleurs de notre hymen prospère,
De beaux enfants peuplèrent notre nid.

Quand le sommeil désertant leur paupière,
A leur berceau, près d'eux clouait mes pas,
 Heureuse, quoique prisonnière,
Pour leur trousseau je tricotais des bas.

Mais je vieillis . . . et ces chères marmailles
Pour le travail sous mes yeux ont grandi.
Dans mes vieux doigts qui leur tressent ces mailles,
Avec le temps, le sang s'est refroidi.
Si, cet hiver, la mort vers Dieu m'emporte,
Vous qui verrez refleurir les lilas,
 Souvenez-vous qu'à cette porte
Pour vous, enfants, j'ai tricoté des bas.



LE JARDINIER-FLEURISTE

AIR des *Va-nu-pieds*.

Quittons les lourdes guêtres,
Les vêtements de pinchinat,
Et rouvrons nos fenêtres
Aux jours d'azur et d'incarnat.
Ma langue se délie
Pour vous chanter, jours fortunés !
Que de maux l'homme oublie
Quand vous lui revenez !

Adieu les froids moroses.
Pour encadrer nos verts enclos,

Voyez partout œillets et roses

Éclos.

Avril aux fleurs que nous cueillons

Rend les baisers des papillons.

Quels doux feux le ciel verse

Sur les plantes et sur les fleurs,

Sur l'arbre où le vent berce

Le nid des oiseaux querelleurs.

Oh ! combien la nature

A de sourires éclatants

Lorsqu'avril inaugure

Le radieux printemps !

Plus d'hiver, plus de neige.

Lilas précoces, fleurs des pois,

Lis que l'abeille assiège,

Jasmins : tout fleurit à la fois.

Allons, fleurs paresseuses,

Jamais printemps ne fut plus doux ;

A ses brises heureuses

Épanouissez-vous.

Femme, vite en campagne :

C'est la moisson des jardiniers.

Viens, ma brune compagne,

Charger de fleurs tes blonds paniers.

Pars ; qu'on admire en ville
Tes étalages si coquets ;
Sois aimable, et par mille
Tu vendras tes bouquets.

Sous ces soleils de flamme,
Mon jardin semble un vrai sérail.
Chaque fleur y réclame
Autant d'amour que de travail.
Je les marie entre elles
Et puise, en leurs hymens rivaux,
Des fleurs toujours plus belles
Et des parfums nouveaux.

Les fleurs sont toutes filles
De Dieu ; mais les savants leur ont
Inventé cent familles
Et des noms qui sont un affront.
Moi, pauvret, j'imagine
Que Dieu leur fit, dans sa bonté,
Une même origine :
Celle de la beauté.

Tout le jour les eaux vives
Qui débordent mon réservoir,

Coulent entre deux rives
Du plus beau vert qu'on puisse voir.
Et de ces eaux rapides
Les flots clairs vont se partager
Entre mes fleurs splendides
Et mon riant verger.

L'agréable et l'utile
Ne sont donc unis nulle part
Mieux qu'en ce coin fertile
Où je vis de travail et d'art.
Là, ma main assidue
Soigne à la fois l'arbre fruitier
Et ces fleurs dont la vue
Charme le monde entier.

Adieu les froids moroses.
Pour encadrer nos verts enclos,
Voyez partout œillets et roses
Éclos.
Avril aux fleurs que nous cueillons
Rend les baisers des papillons.



LE MINEUR

AIR des *Troubadours et Trouvères*. (BÉRANGER.)

Dieu cacha ses plus riches dons
Sous la terre profonde.
Pour en doter le monde
Dans ses abîmes descendons.
Mais de ses veines,
De métaux pleines,
Quand les trésors passent aux mains humaines,
Moi, mineur, pour les recueillir
Je vais m'épuiser et pâlir,
Et sous le sol vivant m'ensevelir.
Malheureux prolétaire,

Creuse et fouille la terre :
Toujours sa soif de ta sueur s'altère.

Dans mon cachot humide et noir,
Avant l'aube je rentre,
Et du fond de cet antre
Je ne sors que bien tard, le soir.
En vain l'aurore
Chaque jour dore
Les bois, les monts et l'Océan sonore.
Le soleil, dont le moissonneur
S'enivre avec tant de bonheur,
Ne luit jamais pour le pauvre mineur !
Malheureux prolétaire,
Creuse et fouille la terre :
Toujours sa soif de ta sueur s'altère.

C'est moi qui, pour tous, vais tailler
Le fer, l'acier, le cuivre ;
Moi qui déterre et livre
La houille pour les travailler.
J'exhume encore
L'or qu'on adore
Des flancs du globe où Dieu le fait éclore.
Et cependant, le croiriez-vous ?
Moi qui verse à flots l'or sur tous,
Je meurs de faim, faute de quelques sous.

Malheureux prolétaire,
Creuse et fouille la terre :
Toujours sa soif de ta sueur s'altère.

Hélas ! qui peut voir sans douleur
Qu'au sein de la patrie,
L'homicide industrie
Affame ainsi le travailleur ?
Qu'on se souvienne
Qu'à Saint-Étienne,
Pour apaiser une faim quotidienne,
Quand les mineurs, le bras tendu,
Réclamaient un salaire dû,
La fusillade a seule répondu !
Malheureux prolétaire,
Creuse et fouille la terre :
Toujours sa soif de ta sueur s'altère.

Jamais ma voix en gais refrains
Vers le ciel ne s'élance :
Un éternel silence
Attriste nos froids souterrains.
Nos maux sans nombre,
Soufferts dans l'ombre,
N'ont pour témoin qu'une lampe au feu sombre.
Ces maux, si je les supputais,

Si jamais je les racontais,
On me crierait : Tu mens !... et je me tais !
Malheureux prolétaire,
Creuse et fouille la terre :
Toujours sa soif de ta sueur s'altère.

Quoi ! pour jeter le deuil au front
Des siècles qui vont luire,
Nos savants osent dire
Qu'un jour les mines tariront.
Non, ta mamelle,
Vieille Cybèle,
Sera pour l'homme une source immortelle ;
Seulement il faudra qu'alors
Chacun ait sa part des trésors
Que le mineur puise en tes coffres-forts.
Alors le prolétaire
Bénira cette terre
Que sa sueur féconde et désaltère.



LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE

Voici la musique ambulante,
L'orgue cher à tous les bambins.
Allons, l'enfance turbulente,
Dansez, sautez, frais chérubins !
Plus d'une mère, je parie,
D'un sou me récompensera.
Toujours l'orgue de Barbarie
Pour les enfants résonnera.

Qui m'appelle en cette demeure ?

« Hé ! de l'orgue ! écoutez-moi donc :

« Nous vous attendons dans une heure,

« Pour commencer le rigodon.

« Dans une heure je me marie ;
« Toute la nuit on dansera ! »
Toujours l'orgue de Barbarie
Pour le plaisir résonnera.

Débris de la gloire française,
Trois vieillards sont assis là-bas.
Je vais jouer la *Marseillaise* :
C'est l'air qu'ils chantaient aux combats.
L'hymne qui sauva la patrie,
Un instant les rajeunira.
Toujours l'orgue de Barbarie
Pour la France résonnera.

Vieux maestri dont on vénère
Le génie austère ou charmant,
Vos airs n'ont parcouru la terre
Qu'en passant par mon instrument.
Par lui, la foule fut nourrie
De vos plus divins opéra.
Toujours l'orgue de Barbarie
Pour la gloire résonnera.

Jouons près de l'autre où la femme,
Ange qu'on n'a pas soutenu,
Pour un peu de pain vend son âme
Au baiser du premier venu.

Cette âme, colombe flétrie,
Sur mes airs vers Dieu volera.
Toujours l'orgue de Barbarie
Pour le malheur résonnera.

Le vent d'hiver pleure et s'engouffre
Aux carrefours de la cité.
Consolons le peuple qui souffre,
Par la musique et la gaité.
Mon singe est maître en jonglerie,
Et pour deux liards il l'égalera.
Toujours l'orgue de Barbarie
Pour le peuple résonnera !

LA FERMIÈRE

L'oiseau dans l'air et le coq dans la cour

Chantent à plein gosier l'aurore.

— Eh quoi ! valets et bœufs dorment encore ?

Debout, enfans ! vite ! voici le jour.

Debout, car plus d'un attelage

Creuse aux champs des sillons nouveaux.

Que dira de nous le village

Si l'on nous voit les derniers aux travaux ?

« Vive la bonne fermière

« Que le travail embellit :

« Le matin, toujours sur pied la première,

« Et le soir toujours la dernière au lit ! »

Les bœufs partis, elle court visiter
Etable, pigeonnier, garenne :
C'est son royaume et, pour fêter leur reine,
Tous ses sujets se mettent à chanter.
Elle y distribue à la ronde
L'avoine et le mil quotidiens.
Elle rend heureux tout son monde :
Enfants, valets, vaches, poules et chiens.

Tout, dans la ferme, a son heure et son tour
Pour l'occuper et la distraire :
Ici, ce sont les vaches qu'il faut traire,
Là, c'est le pain qu'il faut porter au four.
C'est une servante malade
Qu'il faut soigner et remplacer ;
C'est la marmaille qui gambade,
L'enfant qu'il faut allaiter et bercer.

Puis, dans le jour, elle tricote ou coud.
Toujours quelques pièces sont mises
Aux pantalons, aux vestes, aux chemises ;
La forte femme, enfin, suffit à tout.
Du repas du soir l'heure sonne.
L'horloge qui ne peut tromper,
Le soleil, au couchant rayonne :
Il faut, pour tous, préparer le souper.

La nuit, au ciel rallumant ses flambeaux,
Aux travaux du jour met un terme.
Le laboureur, dans la cour de la ferme,
Suspend aux murs sa bêche et ses sabots.
— Allons, les bœufs, vite à l'étable :
Le foin frais pend au ratelier ;
Et vous, les travailleurs, à table :
Voici la soupe, et le vin du cellier !

« Vive la bonne fermière
« Que le travail embellit,
« Le matin, toujours sur pied la première,
« Et le soir toujours la dernière au lit ! »



LE MENUISIER-ÉBÉNISTE

AIR des *Trois cousines*.

Devant votre établi de chêne,
Chantez, mes jeunes apprentis.
Que votre gaité se déchaîne
Au bruit aimé de nos outils.

Tandis que la hache au loin taille
Pour nous les arbres les plus beaux,
Aux nœuds de pin livrons bataille
Avec la scie et les rabots.

L'atelier fut ma seule école,
Je grandis au bruit des rabots,
Enfant, j'ai, pour fondre la colle,
Brûlé mes doigts et mes sabots.

A vingt ans, sur le tour de France,
Qu'avec douze francs j'entrepris,
Bien que jeune et plein d'espérance,
Dieu sait seul combien je souffris !

Faim, à qui nul pauvre n'échappe,
Combien de fois je te connus !
Combien de fois j'ai vu l'étape
Rouge du sang de mes pieds nus !

A la brutalité d'un maître,
Aux vieux préjugés du *Devoir*,
Qu'il fallut de fois se soumettre
Afin d'avoir du pain le soir !

Mais notre mère, la Bohême,
Contre mes maux et mes chagrins
M'avait armé de son poème
De gais couplets, de doux refrains.

Enfants ! après quinze ans d'absence,
J'ai regagné l'humble foyer,

Où je vous donne la science
Qu'au loin, si cher j'ai dû payer.

Devant votre établi de chêne,
Chantez, mes jeunes apprentis.
Que votre gaité se déchaîne
Au bruit aimé de nos outils.

Allons, mes enfants, bon courage !
Dieu vous prodigue avec bonté,
Pour vous faire chérir l'ouvrage,
L'art, la jeunesse et la santé.

Courage, car cette semaine
Un couple tout d'amour s'unit,
Et l'heureux époux se démène
Pour nous faire meubler son nid.

Déjà plusieurs fois en cachette
Sa jeune ardeur m'a relancé.
Dépêchons d'abord la couchette,
C'est le meuble le plus pressé.

Tandis que du fils qu'elle espère,
Son doigt pieux coud le trousseau,
A la femme que Dieu rend mère
Préparons un charmant berceau.

Vite, jeunesse adroite et leste,
Un secrétaire à l'écrivain,
Au prêtre un fauteuil pour la sieste,
Des tables au marchand de vin.

Aux beautés, l'abat-jour qui ferme
Le boudoir à l'œil des jaloux ;
La porte massive à la ferme
Qui craint, la nuit, l'assaut des loups !

Dieu, quand l'homme ici-bas dut naître,
Couvrit d'arbres le monde entier.
Façonnons-les à son bien-être :
Il bénira notre métier.

Devant votre établi de chêne,
Chantez, mes jeunes apprentis.
Que votre gaité se déchaîne,
Au bruit aimé de nos outils.



LE FACTEUR DE LA POSTE

AIR : *Eh ! le cœur à la danse.*

Du sort la loi profonde
A voulu qu'un pauvre facteur,
Du grand drame du monde
Fût le premier acteur.

Aux bureaux dont je suis l'agent
Impassible et fidèle,
J'arrive d'un pas diligent
Dès qu'un courrier détèle.

Et joie ou pleurs, à la fois,
Pleuvent pour tous de mes doigts.

Quand je cours chargé de papiers
Que le service apporte,
Grisettes, artistes, banquiers,
M'attendent sur leur porte.
Et plus d'un œil plein d'émoi
Me dit : « N'est-il rien pour moi ? »

La mère, trêve au deuil amer
Que porte ta tendresse.
Un gros pli, timbré d'outre-mer,
Arrive à ton adresse.
Le fils qu'attend ton amour
T'annonce enfin son retour.

Mademoiselle, . . . ce n'est rien :
La lettre est affranchie.
Vous rougissez ? . . . ce beau vaurien
Vous aura donc fléchi ?
Ce poulet qui vous émeut,
C'est un rendez-vous qu'on veut.

Pauvre femme, pauvres marmots,
Vous dont le cœur espère
Que Dieu va, touché de vos maux,

Vous rendre votre père . . .
Je n'apporte à votre espoir
Qu'une lettre au cachet noir !

C'est pour toi, jeune étudiant :
Cette lettre est bien lourde.
Ta mère, à ton cri suppliant,
N'aura pas été sourde.
Tiens, voilà de quoi payer
Tes amours et ton loyer.

Margot, de l'armée on t'écrit.
Tiens, voici qui te touche :
Style, orthographe de conserit
Et papier de cartouche.
Est-ce encore un amoureux ? . . .
En as-tu fait des heureux !

La cour, Monsieur, a fort goûté
Votre flatteur poème ;
Aussi sa libéralité
Pour vous est-elle extrême.
On daigne à vos vers charmants
Voter . . . ces remerciements.

Banquier, le retard des journaux
Aujourd'hui te défrise :

Les chemins de fer, les canaux,
 Craindraient-ils une crise ? . . .
Cours vite à la Bourse, Hébreu,
Tirer tes marrons du feu.

Ainsi de l'aube jusqu'au soir,
 Chargé de paperasse,
J'accomplis, sans jamais m'asseoir,
 Un métier qui harasse.
Aussi l'Empereur, ma foi !
Dort moins tranquille que moi.

J'offre à tous des calendriers
 A la fin de l'année ;
Et pour me munir de souliers
 L'étrenne m'est donnée.
Mon métier de juif-errant
De quoi vivre à peine rend.

Je cours par la pluie et le vent,
 Par les soleils de flammes ;
Et je suis un lien vivant
 Entre toutes les âmes.
L'écheveau du cœur humain
Se dévide dans ma main.

Du sort la loi profonde
A voulu qu'un pauvre facteur,
Du grand drame du monde
Fût le premier acteur.



LE MÉCANICIEN

AIR : *Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle.*

Au rouge éclat de la forge qui gronde
Armons nos bras des sonores marteaux,
Et, pour la gloire et le bonheur du monde,
Donnons la vie aux rebelles métaux.
Du vieux péché dont nous souilla la femme,
Et qui vouait la terre au sombre enfer,
Le sang du Christ n'a racheté que l'âme,
Mais le génie a racheté la chair !

Oui, six mille ans la tache originelle
A nos sueurs mesura notre pain.

Satan joyeux dut la croire éternelle
Jusqu'aux travaux des Watt et des Papin.
Ces demi dieux, lui déroband la flamme,
A nos besoins soumirent l'onde et l'air.
Le sang du Christ n'a racheté que l'âme,
Mais le génie a racheté la chair.

Dans les chantiers, les forges, les usines
Où s'agitaient ses bras noirs et saignants,
L'ouvrier règne : il impose aux machines
Tous les travaux malsains ou répugnants.
La vapeur tonne et son cri sourd proclame
Libre aujourd'hui tout peuple esclave hier.
Le sang du Christ n'a racheté que l'âme,
Mais le génie a racheté la chair !

Franchir les flots jadis fut un supplice ;
D'un vent propice il fallait le secours.
De Ténédos aux bords d'Ithaque, Ulysse
Resta dix ans : il nous faudrait trois jours !
Sur nos vaisseaux, bras d'hommes, voile et rame
Sont remplacés par deux ailes de fer.
Le sang du Christ n'a racheté que l'âme,
Mais le génie a racheté la chair !

Longtemps on vit la boue et la poussière
Des grands chemins, et le sable des gués,

Du voyageur qui parcourait la terre
Meurtrir les pieds sanglants et fatigués.
Mais aujourd'hui, sur des chars qu'on enflamme,
Il court, il vole aussi prompt que l'éclair.
Le sang du Christ n'a racheté que l'âme,
Mais le génie a racheté la chair !

Oui, le génie a conquis la matière.
Les éléments par lui sont transformés.
L'humanité va jouir tout entière
Des biens que Dieu sous nos pas a semés.
A chaque plaie on trouve un saint dictame,
Chaque jour l'homme à Dieu devient plus cher.
Le sang du Christ n'a racheté que l'âme,
Mais le génie a racheté la chair !



LA DAME DE COMPTOIR

AIR du *Réveil*.

Elle a vingt ans, la main blanche, l'œil noir,
Taille de guêpe et parure de reine,
Sourire d'ange et regard de sirène,
Pour attirer la foule à son comptoir.

Vers la beauté, qu'elle soit blonde ou brune,
Toujours iront la vogue et la fortune.

Par son accueil chacun est alléché.
Maint jeune fou que l'amour tient en laisse,
Dépense ici tout son or, et lui laisse
Même son cœur par-dessus le marché.

Cadeaux, bouquets, madrigaux, doux serments,
A sa vertu font vainement la guerre.
Elle a vraiment bien autre chose à faire
Que d'écouter les fadeurs des amants.

Par elle, en tout règnent l'ordre et l'accord.
Ce n'est pourtant qu'une pauvre orpheline.
Si l'on savait son obscure origine
On l'aimerait peut-être plus encor.

Un soir d'hiver, errant sans feu ni lieu,
On la trouva pâle, affamée et nue,
Pleurant l'amour d'une mère inconnue
Morte, la veille, au seuil de l'Hôtel-Dieu.

Un gargotier la prit par charité.

« Viens, lui dit-il, la faim mène à la honte.
« Viens ; si je suis plus pauvre au bout du compte,
« Dieu me paîra mon hospitalité. »

En effet, Dieu s'est souvenu de lui.
L'enfant grandit, on l'admire : et l'auberge
Que, de chalands, un flot pressé submerge,
En riche hôtel est changée aujourd'hui.

Elle a, malgré les faveurs du destin,
De ses malheurs gardé la souvenance.

Des mendiants elle est la providence :
Tous ont leur part aux miettes du festin.

Si l'industrie est une royauté
Qui, seule, en France, ait conservé son trône,
C'est qu'elle a pris la beauté pour patronne
Et qu'on ne peut détrôner la beauté.

Vers la beauté, qu'elle soit blonde ou brune,
Toujours iront la vogue et la fortune !



LE PERRUQUIER

AIR espagnol *de la Caramba.*

Adieu mes songes du bel âge,
 Mon printemps si gai !
Je viens mourir dans mon village,
 Pauvre et fatigué.
Jeune, à coiffer des fronts illustres,
 Et les ans venus,
A raser le menton des rustres,
J'ai ramassé douze grands lustres
 Pour tous revenus.

Un coiffeur chercher la fortune !
 Rêve d'étourdi !

Autant vaudrait chercher la lune
Au ciel, à midi.

Comment saisir l'aveugle folle
Qui, dans ma maison,
Sur la lame d'un rasoir vole,
Et distille l'eau du Pactole
En eau de savon ?

Pourtant soyons fiers, nous, les prêtres
De la propreté,
Car, parmi nous, de nos ancêtres
L'esprit est resté.

Et quoi qu'en disent les poètes,
La poudre à canon
N'a pas fait autant de conquêtes
Que la poudre dont les coquettes
Doraient leur chignon.

Oh ! que de fois ma main brûlante
Sous le peigne d'or,
D'une chevelure opulente
Comprima l'essor !
Pour cueillir des boucles rebelles,
Qu'il fallut de fois
Entr'ouvrir de fines dentelles,
Et sur le sein même des belles
Égarer mes doigts !

Mais du ciel chaque jour l'artiste
Tombe en un borbier.
D'heureux et beau, me voilà triste,
De coiffeur, barbier.
Au moins si, comme on le raconte,
Nous pouvions encor
Vendre de l'esprit à gros compte
Et devenir l'ami d'un comte
Aux goussets pleins d'or ! . . .

Las ! adieu l'époque brillante
Où les Figaros
De toute aventure galante
Étaient les héros ;
Où, des châteaux forçant la grille,
Leur main d'enchanteur,
Au profit d'un amant qui grille,
Enlevait une jeune fille
A son vieux tuteur !

Où, par d'innocents vénéfices
Sur des corps très sains,
Ils écornaient les bénéfices
Des grands médecins ;
Où leur importance était telle,
Que papes et rois,

Au scandale d'une querelle
Exposèrent vingt fois pour elle
Le sceptre et la croix !

Aujourd'hui toute cette gloire
Ne rayonne plus,
Et ne vit que dans la mémoire
De quelques élus.
Mais, si grand que soit un naufrage,
Sur le flot altier
Toujours quelque chose en surnage :
Il nous reste, outre le courage,
L'amour du métier.

Il nous reste la renommée,
L'esprit pétillant,
Et la savonnette embaumée
Et le linge blanc ;
Et le fauteuil héréditaire
Au dossier sculpté,
Où, bonne fille et familière,
La noble muse de Molière
Puisa sa gaité.

C'est chez nous, dans notre boutique,
Que, de vive voix,

On contrôle la politique,
On juge les rois.
Malheur aux sots qu'on y condamne !
On sait qu'un de nous,
Un barbier, sur un royal crâne,
Découvrit des oreilles d'âne
Et l'apprit à tous !

LE CORDONNIER

AIR : *La bonne aventure, ô gué.*

Ma foi ! contre saint Crépin
 Tout haut je grommelle.
De laisser ses fils sans pain
 Le patron se mêle.
Vainement à nos Solons
De nos maux nous appellons.
 Battons la semelle,
 Allons !
 Battons la semelle.

Notre salaire est réduit
D'une façon telle
Qu'au char noir qu'elle conduit
La faim nous attelle ;
Jusqu'à minuit nous veillons
Pour du pain et des haillons.
Battons la semelle,
Allons !
Battons la semelle.

Pourtant, au bien-être humain
Ma main fraternelle
Autant que toute autre main
Est essentielle.
Sans moi que de beaux pieds blonds
Gelés par les aquilons !...
Battons la semelle,
Allons !
Battons la semelle.

Les femmes, brillant essaim,
Doivent à mon zèle
Le doux brodequin qui ceint
Leurs pieds de gazelle.
Je fais à ces papillons
Des ailes pour les salons.

Battons la semelle,
Allons !
Battons la semelle.

Aux laboureurs, aux rouliers
Qu'à chausser j'excelle,
Je couds d'aussi forts souliers
Qu'une citadelle.
Et je ferre leurs talons
Comme ceux des étalons.
Battons la semelle,
Allons !
Battons la semelle.

A la guinguette jadis,
Sous une tonnelle,
Nous fêtions de nos lundis
Le retour fidèle.
Plus de ces gais réveillons !
Dans mon cachot de moellons,
Battons la semelle,
Allons !
Battons la semelle.

Mes fils, sur un lit usé
Couchés pêle-mêle,

De leur mère ont épuisé
 La maigre mamelle.
On mange à ces oisillons
Leur part du grain des sillons.
 Battons la semelle,
 Allons,
 Battons la semelle.

Aussi quand le peuple, à flots
 Que la faim harcèle,
Lassé de ses vains sanglots,
 S'arme et s'amoncèle ;
Quand grondent les noirs tromblons,
Ce n'est pas nous qui tremblons !
 Battons la semelle,
 Allons !
 Battons la semelle.

Espérons que le Seigneur,
 D'où tout bien ruisselle,
Fera pour tous du bonheur
 Luire une étincelle.
Oui, de l'avenir, parlons
Et vaillamment travaillons.
 Battons la semelle,
 Allons !
 Battons la semelle.

L'avenir ! . . . à deux genoux
Le pauvre l'appelle.
Oh ! qu'il abrège pour nous
L'attente cruelle !
Pour trouver les jours moins longs,
Chantons, aimons, consolons.
Battons la semelle,
Allons !
Battons la semelle.



LE FONDEUR

AIR de *L'ombre d'Anacréon.*

Comme la mer, en ses nuits de courroux,
Hurle et bouillonne aux pieds de la falaise,
Entendez-vous, fondeurs, entendez-vous
L'airain bouillant mugir dans la fournaise ?

Debout, intrépides fondeurs !
Sous le creuset roulez le moule,
Et dans ses noires profondeurs
Qu'à flots de feu le bronze coule.

L'argile est là : que va-t-il en sortir ?...
Vous le savez, car vos doigts l'ont pétrié.

C'est le portrait d'un auguste martyr
Mort au combat pour sauver la patrie
Bientôt nos bras, avec bonheur,
Vont le présenter à la foule...
Gloire au héros ! en son honneur
Qu'à flots de feu le bronze coule.

Qui jaillira de ce moule massif?...
D'un immortel est-ce encor la statue ?
C'est un canon ! — Qu'il dorme inoffensif !
Mais s'il le faut, qu'il résonne et qu'il tue.
Si le Nord fond sur nos climats,
Que notre canon le refoule.
Pour le river à ses frimas
Qu'à flots de feu le bronze coule.

Un autre moule est porté dans ces lieux :
En lui, les arts que Dieu guide et féconde,
Ont dessiné mille objets merveilleux
Qui tripleront le bien-être du monde.
Ce sont ces chefs-d'œuvre de goût
Que l'industrie aux yeux déroule.
Pour que l'art soit béni partout
Qu'à flots de feu le bronze coule.

Un dernier moule, amis, attend son tour :
C'est un beffroi dont la voix grave et claire

Va, sur le peuple, épancher tour à tour
L'amour, le deuil, l'ivresse et la colère !

Vous l'entendrez vibrer demain
Pour tout ce qui naît ou s'écroule.
Pour cet écho du genre humain
Qu'à flots de feu le bronze coule.

Ainsi l'on voit, sous un même étendard,
Marcher de front artistes et manœuvres.
C'est le fondeur qui vulgarise l'art,
Qui du génie éternise les œuvres.

Il rend immortel par l'airain
Tout héros qu'aux pieds la mort foule.
Le creuset bout, fondeurs, en train ;
Qu'à flots de feu le bronze coule !



LE PILOTE

AIR : *La mer m'attend* (Romance bretonne).

- Qui, dans la nuit, a prononcé mon nom ? . . .
— Dors, mon ami . . . c'est la mer qui sanglotte.
— Non, c'est un brick appelant le pilote ;
Tu me trompais, femme : c'est le canon !
— Ah ! Pierre, dors tranquille ;
La mer, sur la presqu'île,
Déferle avec fureur.
Pierre, crois ma terreur.
N'écoute pas ton funeste transport.
— Adieu, dit-il ; prie en notre cabane ;
Le navire au large est en panne.

Le devoir me condamne
A le conduire au port !

Sur l'Océan qu'agitent les vents sourds,
La pauvre femme a fixé sa paupière ;
Et sur les flots, la barque où vogue Pierre
Roule et bondit et s'éloigne toujours.

— Jadis, à pareille heure
Un frère que je pleure,
Disait-elle, partit...
Et la mer l'engloutit !

Et Pierre, hélas ! s'expose au même sort !

En ce moment peut-être qu'il chavire
Ou qu'au fond du golfe il expire...
Dieu, guide le navire
Et le pilote au port !

— Holà, du brick ? bonne nuit ; me voici.

L'ombre est bien noire et les vagues sont hautes.

Pourquoi si tard atterrir sur nos côtes ?

Braves marins, d'où venez-vous ainsi ?

Vite, changez d'amures.
Ecoutez ces murmures...
C'est la marée... il faut
Profiter de son flot.

Hé ! timonier, la barre sur bâbord.

N'entends-tu pas, sur les flancs de la roche,

La mer mugir à notre gauche ?
Enfants, le brick approche,
Nous entrons dans le port.

Quand il revint elle priaït encor,
L'œil plein de pleurs et le cœur gros d'angoisse.
Un cierge blanc, béni dans sa paroisse,
Se consumait près d'un crucifix d'or.

— Quoi, dit-il, des reproches?...

Quand, sans moi, sur les roches
Navire et matelots
Dévorés par les flots...

— N'achève pas, cria-t-elle ; j'ai tort.

Vole toujours, vole où le danger presse.

Mais pardonne-moi ma tendresse,
Au nom de l'allégresse
Qui par toi règne au port !



LA BRODEUSE

Mesdames, votre servante !
C'est moi dont l'art plein d'attrait
Vous brode les fleurs qu'on vante.
Parfois même il en invente
Auxquelles Dieu sourirait.

Le luxe et la fantaisie,
La mode aux mobiles lois
Pour prêtresse m'ont choisie ;
Et j'ai de la poésie
Jusques au bout de mes doigts.

Ah ! que d'œillets je dessine !
Toujours mon poinçon, mon dé,

Mon fil, mon aiguille fine,
Sur batiste ou mousseline,
Pour le beau sexe ont brodé.

Mesdames, je sollicite
Vos regards pour mes festons.
Venez ; quand on les visite,
A faire emplette on s'excite :
Et j'en ai plein mes cartons !

J'ai nombreuse clientèle ;
Mais, pour combler son désir,
De jaconat, de dentelle
Ma provision est telle
Qu'on y peut toujours choisir.

Mesdames, votre servante !
C'est moi dont l'art plein d'attrait
Vous brode les fleurs qu'on vante.
Parfois même il en invente
Auxquelles Dieu sourirait.

Je sais qu'en ville on caquète
Sur ma toilette et mes mœurs ;
Oui... je fais mainte conquête
Et ris, en franche coquette,
De ces jalouses clameurs.

Toilette et coquetterie
Voilà ma vie, en effet.
Aux travaux de broderie
Il faut que l'amour sourie :
C'est pour lui seul qu'on les fait.

Vous brodez aussi, mesdames,
Et pourquoi vous parez-vous ?
Pour que l'amour, dieu des âmes,
Brûle de nouvelles flammes
Vos amants ou vos époux.

Aimez donc bien la brodeuse,
Car son art fut inventé
Par quelque fée amoureuse
Pour rendre la vie heureuse,
Pour embellir la beauté !

Mesdames, votre servante !
Fêtez mon art plein d'attrait
Qui brode les fleurs qu'on vante,
Et qui pour vous en invente
Auxquelles Dieu sourirait !



LE SOUFFLEUR

Vieux souffleur, dans ta niche
Monte vite et tiens bien
Le doigt sur l'hémistiche,
L'œil sur le comédien.

Ce soir un auteur nous révèle
Son génie encore inconnu.
Affriandé par la nouvelle,
Le public en masse est venu.
Aussi, voyant la salle pleine,
Le directeur est transporté,
Et le régisseur, hors d'haleine,
Par Satan semble tourmenté.

A mesure que l'heure approche,
On voit les acteurs attardés,
Au sévère appel de la cloche
Courir comme des possédés.
Voici, drapé dans sa misère,
Le tragique, viveur joufflu,
Manquant toujours du nécessaire
Par trop d'amour du superflu.

Puis, voici deux vieillards ignobles
Dont la tête est en désarroi ;
On les appelle pères nobles :
Ils ont l'air noble comme moi !
Hargneux, mécontents de leurs rôles,
Grondant les jeunes comédiens,
Sur mon compte seul ces vieux drôles
Mettent leurs fiascos quotidiens.

Ah ! voici la jeune première !
Sa mémoire est un vrai chaos
Où je ne porte la lumière
Qu'en soufflant à sécher mes os.
Ces beautés dont l'œil et les lèvres
Rayonnent d'un charme enivrant,
Sur la scène, comme les lièvres,
Perdent la mémoire en courant.

En voici trente autres encore :
Utilités et cabotins,

Fats que la vanité dévore,
De Talma rêvant les destins.
Au grand Molière, au grand Corneille,
Lorsque la France applaudissait,
Le quart d'une troupe pareille
A leurs chefs-d'œuvre suffisait.

Aujourd'hui, c'est tout autre chose :
Le gaz a chassé les quinquets,
La muse a fait place à la prose,
Les petits vers aux gros bouquets.
J'en suis la première victime :
Jadis, l'acteur pouvait parler
Toute une heure, aidé par la rime,
Sans que j'eusse un mot à souffler.

Depuis quarante ans, sur ces planches,
Au front des artistes rivaux,
J'ai vu tomber par avalanches
Les couronnes et les bravos.
Mais jamais la foule marâtre
N'a daigné jeter une fleur
Au patriarche du théâtre,
Au vieux et modeste souffleur !

Paoum ! paoum !... Dieu voilà qu'on commence !
Le tragique marche à grands pas,

Rugit d'amour et de démente . . .
Et le public n'applaudit pas !
Qu'à sa langue, au galop lancée,
Le démon tende ses filets,
Et voilà la pièce enfoncée
Sous un déluge de sifflets !

Vieux souffleur, dans ta niche
Monte vite et tiens bien
Le doigt sur l'hémistiche,
L'œil sur le comédien.



LE RÉMOULEUR

AIR : *Alleluia.*

Dès qu'au ciel le jour s'est levé,
Ma brouette bat le pavé,
Et partout mon cri retentit :
Gagne-petit !

Et bottiers, marmitons, tailleurs,
Tout un monde de travailleurs
Accourt au cri qui l'avertit :
Gagne-petit !

Le cuisinier fait repasser
Le couteau qui l'aide à percer
Le cou du gibier qu'il rôtit.
Gagne-petit !

Le tailleur confie à mes soins
L'outil qui taille à nos besoins
L'étoffe dont il nous vêtit.
Gagne-petit !

Puis, c'est le tranchet du bottier,
L'herminette du charpentier
Qui des hivers nous garantit.
Gagne-petit !

D'un métier que, jeune, j'aimais,
Le public que je sers, jamais
Par ma paresse ne pâtit.
Gagne-petit !

Oui, depuis quarante ans, mes doigts
Ont remoulé, sans qu'une fois
Mon ardeur ne se ralentit.
Gagne-petit !

J'avais dix ans. Ma mère, un jour,
Triste, me dit : « Pars à ton tour.

« Fais-toi pour vivre, mon petit,
« Gagne-petit ! »

Mais, hélas ! quelques mois après,
Au toit lointain que je pleurais,
Ma mère pour le ciel partit.
Gagne-petit !

Alors, comme l'oiseau de l'air
Qui cherche un nid contre l'hiver,
Dans l'hymen mon cœur se blottit.
Gagne-petit !

Ces trois gros moutards qu'en chemin
Ma femme conduit par la main,
Veut-on savoir qui les bâtit ?
Gagne-petit !

Je ne puis, en rentrant le soir,
Leur apporter que du pain noir,
Mais ils ont si bon appétit !
Gagne-petit !

Trouve qui voudra le sort dur.
Moi je chéris le rôle obscur
Dont la misère m'investit.
Gagne-petit !

Fi de l'ambition, ma foi !
Pour le gueux comme pour le roi,
Je sais où la vie aboutit.
Gagne-petit !

Je me fais vieux : j'ai cinquante ans.
Mais ma gaité nargue le temps
Qui sur mon front s'appesantit.
Gagne-petit !

Tourne ta meule, rémouleur !
Qu'au tombeau, sans trop de douleur,
Descende petit à petit
Gagne-petit !



L'HORLOGER

Homme de talent et de goût,
Assis derrière un beau vitrage,
De la gelée et des feux d'août
L'horloger brave en paix l'outrage.
Aussi, quand tout sot mécontent
Maudit son sort ou le chansonne,
L'horloger, loin d'en faire autant,
Travaille et fête en les chantant
Les heures que l'horloge sonne

Dans l'ordre du travail humain,
De tous les métiers que l'on vante
Nul autre n'exige une main
Plus délicate et plus savante.

Supposez que quelque étourdi
Touche aux ressorts que je façonne :
Le soleil, au disque arrondi,
Se couchera lorsque midi
Douze coups sur l'horloge sonne.

Les montres qu'on vend par milliers,
Travailleurs, mesurent les heures
Du travail dans vos ateliers
Et du repos dans vos demeures.
Que de services importants
Je rends à chaque homme en personne !
Pour rappeler le prix du temps
A qui gaspille ses instants,
Mon reproche à l'horloge sonne.

Débiteur, gare aux noirs huissiers!
Compte des fonds pour ta créance :
La montre de tes créanciers
Marque l'heure de l'échéance.
Et toi, qui sais te ménager
Un rendez-vous que je soupçonne,
Jeune amant, bénis l'horloger,
Car, avec l'heure du berger,
Ton bonheur à l'horloge sonne.

On dit, et j'en prends mon parti,
Que toute montre qu'on fabrique

Donne un éclatant démenti
A l'heure que sa sœur indique.
Mais, dotant d'un meilleur ressort
Tout vieux cadran qui déraisonne,
J'espère un jour mettre d'accord
Le soleil qui n'a jamais tort
Et l'heure que l'horloge sonne.

Mon métier est universel,
Il a le monde pour domaine !
Sur le cours des astres du ciel
Il règle l'existence humaine.
Par la voix grave de l'airain
Sa gloire dans les airs résonne;
Et, qu'il soit pâtre ou souverain,
Partout l'homme entend mon refrain
Chaque fois qu'une horloge sonne.



L'ACTRICE

Plaignez les vieilles comédiennes
Qui, leur rôle ici-bas rempli,
Versent des larmes quotidiennes
Dans la détresse et dans l'oubli.
Plaignez-les bien : moi j'en suis une.
Je vis seule... et pour tout secours,
Je n'ai, contre mon infortune,
Que ce refrain de mes beaux jours :

« A moi les fêtes, les parures,
« Les carrosses, les chevaux,
« Les couronnes, les bravos,
« Les salons aux riches tentures,
« Toujours pleins de soupirans
« De tout âge et de tous rangs. »

A seize ans, *chutée* en province,
De vivre à Paris je fis vœu.
Là, si mon talent était mince,
Ma beauté, du moins, m'en tint lieu.
Mon début fut un incendie :
Dieu, que de fleurs et de sifflets!
Mais ceux qui m'avaient applaudie
Furent tous pris dans mes filets !

Au travail pourtant je m'adonne.
L'ardent désir de parvenir,
Dans les rôles de prime donne
M'assure bientôt l'avenir.
Mon geste est royal, ma voix ample :
Journalistes et directeurs
Transforment mon boudoir en temple
Qu'emplit un flot d'adorateurs.

Sur les planches, dans les coulisses,
Tant que dura mon beau printemps,
J'eus des jours comblés de délices,
D'or et d'hommages éclatans.
Mais à trente ans, douleur profonde !
Je dus me cloîtrer pour neuf mois . . .
Et l'enfant que je mis au monde
Brisa ma carrière et ma voix.

Je me rejetai dans les drames.
Au théâtre comme au boudoir,

Je parcourus toutes les gammes,
De l'ivresse et du désespoir.
L'âge vint, les rôles de duègne
Me faisaient encor remarquer ;
Mais le public, las de mon règne,
Un soir me força d'abdiquer.

Me voici donc à la retraite,
Avec bonheur songeant toujours
Au fard, au blanc, à la toilette,
A mes succès, à mes amours.
Sans peur de la mort qui s'avance
Vers mon front jadis couronné,
J'attends de Dieu la récompense
Du plaisir qu'à tous j'ai donné.

« Adieu les fêtes, les parures,
« Les carrosses, les chevaux
« Les couronnes, les bravos,
« Les salons aux riches tentures
« Toujours pleins de soupirants
« De tout âge et de tous rangs. »

LE PEINTRE EN BATIMENTS

AIR : *Pan, pan, pan, venez à ma forge.*

Barbouilleurs
De couleurs,
Fêtons nos dimanches ;
Mais, gais travailleurs,
Le lundi retroussons nos manches ;
Barbouilleurs
De couleurs,
Fêtons nos dimanches ;
C'est bien le moins qu'à table assis
On trinque un jour sur six.

Pendant toute la semaine
Rivés dans un magasin,
Le bourgeois sur nous promène
Ses prunelles d'argousin.
Loin de son infect domaine
Buvons le jus du raisin.

Malheur à qui se destine,
S'il n'a des poumons de fer,
A vivre en notre sentine
Dont un poison corrompt l'air.
L'oere et la térébenthine
L'expédieront pour l'enfer.

Depuis le salon des maîtres
Jusqu'au chenil des valets,
Nous peignons portes, fenêtres,
Persienne, abat-jour, volets,
Et nous savons tous les aîtres
De l'échoppe et du palais.

Au public le peintre enseigne
Tous les marchands, et par lui
En traits d'or sur une enseigne
Plus d'un nom de rustre a lui.
Parfois notre cœur en saigne,
Mais rions-en aujourd'hui.

Pour un drapeau rouge ou blême,
Peuple aux instincts querelleurs,
Nous nous jetons l'anathème,
Nous nous forgeons des malheurs.
N'ayons donc plus qu'un emblème,
Mêlons toutes les couleurs.

Barbouilleurs
De couleurs,
Fêtons nos dimanches ;
Mais, gais travailleurs,
Le lundi retroussons nos manches.

Barbouilleurs
De couleurs,
Fêtons nos dimanches ;
C'est bien le moins qu'à table assis
On trinque un jour sur six.



LE POSTILLON

AIR : *Au galop, au galop.*

En avant, en avant,
Galopez, cavale;
Rivales !
En avant, en avant ;
Que vos pieds devancent le vent !

Clic, clac, clic, clac ! voyez dans l'air
Passer comme l'éclair
Mon fouet flexible et mi.rce.

Gare à vous, gare les badauds :
Sous l'acier des sabots
Déjà le pavé grince.

Me voici sur le grand chemin,
Les rênes à la main
Et bercé sur mon siège,
Où, dès qu'en partant je m'assieds,
Je chante et foule aux pieds
Tout souci qui m'assiège.

Je me sens frappé de stupeur
Quand j'entends la vapeur
Qui dévore l'espace,
Crier : « A bas le postillon !
Qu'il baisse pavillon
Devant qui le dépasse. »

Bah ! que jamais de vains regrets
N'entravent le progrès
Pour un métier qu'il tue.
La vapeur au rapide essor,
Chez nous ne marche encor
Qu'au pas de la tortue.

Longtemps on verra les chevaux
 Traîner par monts et vaux,
 Sur les routes pavées,
Les millionnaires ennuyés,
 Les artistes choyés,
 Les filles enlevées !

Si la locomotive un jour
 Doit briser sans retour
 Nos bras et notre gloire,
D'avance il faut nous en venger :
 Qui voudra voyager
 Triplera le pourboire.

Qu'il est beau d'être postillon !
 Voyez quel tourbillon
 De bruit et de poussière,
Son passage, ou plutôt son vol,
 En effleurant le sol
 Laisse dans la carrière !

Être postillon, c'est, ma foi !
 Avoir la terre à soi
 Qu'on a franchie et vue ;
Enfin, c'est être un souverain

Qui passe à fond de train
L'univers en revue.

En avant, en avant,
Galopez, cavales
Rivales !
En avant, en avant,
Que vos pieds devancent le vent.



LA PIANISTE

Le concert commence,
Le salon s'emplit.
Un profond silence
Soudain s'établit.
Et l'artiste habile
Au piano s'assied,
Comme une sybille
Qui monte au trépied.

Et sur les touches blanches,
Plus agiles cent fois
Que les pieds du chamois

Fuyant les avalanches,
On voit courir ses doigts.

Son art qu'elle honore
Arrache à longs flots
Au piano sonore
Rires et sanglots.
Et les mélodies
Des grands maëstri
Charment, applaudies,
Le cœur attendri.

Arpèges et gammes,
Accords surhumains,
Comme un essaim d'âmes
Volent sous ses mains.
Et sa muse ardente
Évoque dans l'air
Milton et le Dante,
Le ciel et l'enfer.

O sublime empire
Qu'exerce en tout lieu
La femme qu'inspire
Le souffle de Dieu !
Son chant magnifique
Qu'on admire en cœur,

A tous communique
Le feu de son cœur.

Et sur les touches blanches,
Plus agiles cent fois
Que les pieds du chamois
Fuyant les avalanches,
On voit courir ses doigts.



L'INSTITUTRICE

Septembre enfin me rend les champs et les vacances.
J'ai, dès hier, aux enfants distribué les prix.
Oh ! que les prés sont verts, que les cieux sont immenses !
Combien par le grand air tout mon être est surpris !
Onze mois de soucis, de fatigue et d'étude
Finissent, quelque fort qu'on soit, par vous briser.
Libre pour trente jours, je viens m'en reposer
 Dans la paix et la solitude.

Dans les prés et dans les sillons,
Chantez, dansez, mes petits anges ;
A vous le babil des mésanges
Et les ailes des papillons.

Allez, vous que l'amour des mères me confie.
Vous avez, comme moi, besoin de liberté.
Laissez-moi retremper dans l'air qui fortifie,
Pour vous les consacrer, ma force et ma santé.
De rayons et de fruits la terre couronnée
Sourit aux blonds enfants, aux oiseaux voyageurs.
Allez tous prendre part, avec les vendangeurs,
A ce grand banquet de l'année !

Il nous faudra bientôt, de ce bonheur tout ivres,
Revenir vers ces bancs où mon front a pâli,
Reprendre les cahiers, les chiffres et les livres,
Alors qu'on vit si bien de soleil et d'oubli !
Pour que l'homme récolte, il faut qu'enfant il sème.
Dieu, de notre avenir, fait l'œuvre de nos mains,
Et c'est par le travail qu'il impose aux humains
Qu'il veut qu'on le serve et qu'on l'aime.

Ah ! vous ne savez pas combien de patience,
Combien de dévouement il faut pour vous gronder
Quand le jeu tue en vous l'amour de la science :
Saint amour qu'à tout prix je dois y féconder !
J'ai pleuré comme vous mon enfance asservie
A ce labeur ingrat ; mais Dieu bénit ces pleurs.
C'est par eux que, plus tard, nous cueillons quelques fleurs
Dans les durs sentiers de la vie.

Travaillez, pour marcher le front haut dans le monde.
Devenez-y l'orgueil, l'appui de vos parents.
Dévoué tout entier au grand œuvre qu'il fonde,
Le monde, de son sein, proscrit les ignorants.
Mais chacune de vous y trouvera sa place,
L'une par son talent, l'autre par sa beauté.
Prêchez-y le devoir, l'amour, la charité
 Qu'on vous enseigne en cette classe.

Mais à notre bercail, mes folâtres gazelles,
Octobre va bientôt vous rappeler encor.
De fraîches jeunes sœurs y remplaceront celles
Dont l'âge, dans la vie, aura pressé l'essor.
Vous fêterez ces sœurs que l'hiver nous amène
Et dans ce nid heureux où je vous attendrai,
Si vous travaillez bien, enfants, je vous dirai
 Le jeudi de chaque semaine :

Dans les prés et dans les sillons
Chantez, dansez, mes petits anges ;
A vous le babil des mésanges
Et les ailes des papillons.



LE PÊCHEUR

AIR de *Don César de Bazan*.

Alerte, amis, la brise est fraîche,
La lune argente nos agrès.
C'est un bon signe pour la pêche.
Quittons la terre sans regrets.
Pour conjurer les vents contraires,
Revêtez vos épais cabans ;
Embarquez, embarquez, mes frères,
Et prenez place sur vos bancs.

Allons chercher sur l'onde
Un pain comme elle amer ;

Au vent qui nous seconde
Larguons la voile blonde :
Pêcheurs, en pleine mer,
En pleine mer !

Mes amis, notre bras défriche
Le vaste champ des flots salés.
A garnir la table du riche
C'est nous qui sommes appelés.
Et pourtant quel riche se doute,
Lui qui de tous biens fait moisson,
Des rudes labeurs que nous coûte
La capture d'un beau poisson ?...

La peinture et la poésie
Dans notre vie ont récolté ;
Mais ces deux arts ne l'ont saisie
Que par son plus saillant côté.
Ils ont peint nos terreurs sublimes,
Nos beaux jours au calme rendus ;
Mais dans nos souffrances intimes
Jamais ils ne sont descendus.

Oh ! sentir, comme une couleuvre,
L'écoute qui siffle et se tord,
Raide et rebelle à la manœuvre
Qui doit vous sauver de la mort !

Ou bien tirer des flots livides,
Après trois jours d'efforts constants,
Des filets déchirés... et vides !
Voilà qui rend chauve à trente ans !

Cependant de sa part de joie
Nul de nous n'est déshérité.
Les enfants que Dieu nous envoie
Sont pleins de force et de santé.
Quel plaisir de manger la pêche
Avec eux, après le travail,
Ayant pour fauteuil l'algue sèche
Et pour table le gouvernail.

Bonsoir, les enfants et les femmes !
Dormez tranquille dans vos draps.
Le vent est bon : les longues rames
Ne fatigueront pas nos bras.
Demain, en rouvrant la paupière,
Égrenez votre chapelet,
Pour que le Dieu de Simon-Pierre
Remplisse aussi notre filet.

Et toi, dont nos pieuses mères
Suspendent l'image à nos cous,
Aplanis les vagues amères,
Abrite-nous contre leurs coups.

Tiens notre timon, ô Madone !
Quand rugit l'ouragan cruel ;
Et si l'espoir nous abandonne
Apparaîs-nous sur l'arc-en-ciel !

Allons chercher sur l'onde
Un pain comme elle amer ;
Au vent qui nous seconde
Larguons la voile blonde :
Pêcheurs, en pleine mer,
En pleine mer !



LE DOMESTIQUE

AIR : *Mon médecin m'ordonne le repos* (BÉRANGER).

Nul, ici-bas, c'est chose affreuse à dire,
S'il n'a souffert, ne peut être complet.
Pour mon métier, obscur et long martyr,
J'eus au début tout l'orgueil d'un valet.
Mais que d'affronts, que de larmes amères
J'ai dévorés au service des grands !...
Accueillez-moi, vieux travailleurs, mes frères ;
Par la douleur j'ai place dans vos rangs.

L'oisiveté corrompt ma jeunesse.
J'avais horreur du travail et de vous,

Et, pour vous fuir, aux pieds de la richesse,
Vil renégat, je courbai les genoux.
Dieu m'a puni : dans tous les millionnaires
Que j'ai servis, j'ai trouvé des tyrans.
Accueillez-moi, vieux travailleurs, mes frères ;
Par la douleur j'ai place dans vos rangs.

Ces beaux laquais dont l'imbécile admire
Les galons d'or et l'élégant habit,
Sont chaque jour le but, le point de mire
De tous les maux que leur maître subit.
A ses desseins si les cieus sont contraires,
De ses ennuis ses valets sont garants.
Accueillez-moi, vieux travailleurs, mes frères ;
Par la douleur j'ai place dans vos rangs.

Et ce n'est pas le maître seul qui blâme,
Insulte et bat le pauvre qui le sert ;
Mais ses amis, ses enfants et sa femme,
Plus haut que lui chantent dans ce concert.
J'ai trop souffert ces barbares colères,
Dont ma fierté grossissait les torrents.
Accueillez-moi, vieux travailleurs, mes frères ;
Par la douleur j'ai place dans vos rangs.

C'est en tremblant de honte et d'épouvante
Que je demande à m'asseoir parmi vous :

Chacun de vous de son métier se vante,
Mais moi, le mien, fut le dernier de tous.
A vous mon cœur plein de remords sincères,
Qui resta peuple et qu'au peuple je rends.
Accueillez-moi, vieux travailleurs, mes frères :
Par la douleur j'ai place dans vos rangs.

Oui, mes amis, j'ai brûlé la livrée
Qui m'attira vos rires insultants.
Grâces au ciel, ma vie est délivrée
Du lourd fardeau qui l'écrasa vingt ans.
Je viens sans peur partager les misères
Que le travail lègue à ses vétérans.
Accueillez-moi, vieux travailleurs, mes frères ;
Par la douleur j'ai place dans vos rangs.



LA LAVANDIÈRE

Alerte, brune et vermeille,
La lavandière accourant,
Aujourd'hui lave au torrent
Sa lessive de la veille.

Le soleil brûlant
Luit sur la rivière ;
Chante lavandière :
Ton linge est si blanc !

Elle fuit la ville obscure
Et les boueux réservoirs
Qu'on y nomme des lavoirs :
L'eau des monts est bien plus pure !

L'hiver, par les jours de glace,
Par les jours de feu, l'été,
Radiieuse de santé
Elle trône à cette place.

Quand le savon de Marseille
Écume en ses jolis doigts,
Pour la grâce et pour la voix
Nul ne connaît sa pareille.

Et du soleil qui la grille,
Du flot friand et jaloux
Qui lui baise les genoux,
Elle rit, la folle fille !

Combien, dans l'eau voyageuse,
Elle a lavé de sueurs,
De misères et de pleurs,
Elle, pourtant, si joyeuse !

Mais, au soleil qui les sèche,
Elle étend hardes et draps,
Puis essuyant ses beaux bras,
Met table sur l'herbe fraîche.

Thym, serpolet, marjolaine :
Quel appétit dévorant

Elle gagne en respirant
Votre absinthe aérienne !

Sa faim robuste est calmée ;
Et bientôt ses doigts coquets
Entassent en lourds paquets
Sa lessive parfumée.

Et le soir, lasse et contente,
Elle rentre : sur ses flancs
Appuyant ses deux bras blancs
Comme une amphore vivante.

Et, comme elle, ses compagnes
Que sa gaité met en train,
Vont, répétant son refrain,
Par la ville et les campagnes :

Le soleil brûlant
Luit sur la rivière ;
Chante lavandière :
Ton linge est si blanc !



LE BOUCHER

SUR L'AIR du *Tra deri-dera.*

Puisqu'un garçon boucher parmi vous, mes amis,
En qualité de frère a l'honneur d'être admis,
Souffrez qu'il vous imite et veuillez, s'il vous plaît,
Sur l'état qu'il professe écouter son couplet.

Sur l'air du *tra la la la, etc.*

D'abord, bien que ses mains se rougissent de sang,
Autant qu'aucun de vous il se croit innocent.
Il n'est pas de métier qui se passe du sien,
Car nul de vous, messieurs, n'est pythagoricien.

Dans mon beau magasin éclatant de vernis,
Pendent des râteliers qu'avec soin je garnis ;
Et tout ce qu'à ses murs je range en bataillon,
Du pays de Cocagne offre un échantillon.

Chez moi jambons, biftecks, côtelettes, filets,
Feraient pâmer d'extase un gastronome anglais.
La pratique éblouie, en peine de choisir,
N'a pas même le temps d'exprimer un désir.

Les troupeaux ont, ma foi! beau pousser des hélas,
Il faut, pour vous nourrir, jouer du coutelas :
Plus d'un qui, sans horreur, ne pourrait voir ce fer,
Mange la viande avec un appétit d'enfer.

Mes braves travailleurs, vous trouvez que la chair
Pour vous qui gagnez peu se vend encor trop cher :
Sachez qu'à la frontière, à grands renforts d'impôts,
La douane aux doigts crochus arrête les troupeaux.

Sans le douanier, dit-on, le bétail étranger
Sur nos marchés déserts pleuvrait à regorger.
Tâchons donc d'abolir cet impôt odieux,
Moi, pour tripler ma vente, et vous pour manger mieux.

LE SOLDAT

D'Afrique, après cinq ans d'absence,
Le régiment est de retour.
Vive notre mère la France,
Qu'appelait de loin notre amour.
Oublions et la Barbarie,
Et ses homicides chaleurs.
Voici le ciel, voici les fleurs
Et les vignes de la patrie.

Pour la France battons un ban,
Ra pa ta plan.
A sa gloire trinquons ensemble.

Quand nous chantons, l'Europe tremble :
Ra pa ta plan !

Je suis fils d'un vieux de la vieille.
Jeunes gens avec qui je bois,
Tout en vidant notre bouteille,
Sachez mes maux et mes exploits.
Si mon odysée est obscure,
Elle est sans tache, et puissiez-vous
A mon âge connaître tous
Le bonheur qu'un tel bien procure !

J'ai fait ma première campagne
A l'ombre de l'étendard blanc.
J'ai vu le fier peuple d'Espagne
Devant nous reculer tremblant.
Mais, qu'il soit blanc ou tricolore,
Quand la France arbore un drapeau,
Le monde lève le chapeau :
C'est la victoire qu'elle arbore !

L'armée, après les Trois-Journées,
Aurait reconquis l'univers.
Mais ses cohortes refrénées
Ne dépassèrent pas Anvers.
Et nous rentrâmes dans nos villes,

Où, chaude des feux de Juillet,
Ivre encore de sang grouillait
L'hydre des discordes civiles.

Oh ! Paris, vieux foyer d'émeutes !
Que de fois j'ai vu tes faubourgs
Contre nous déchaîner leurs meutes,
Au rauque bruit de leurs tambours.
Mais sur ton sein, blanc d'épouvante,
Lorsque tes fils s'arquebusaient,
Nos cœurs entre eux s'interposaient
Comme une barrière vivante.

Quand les veines de la Patrie
Coulent ainsi, la Liberté
Fuit, déshonorée et meurtrie,
Le vainqueur tout ensanglanté.
Que Dieu vous garde de ces guerres
Où le soldat est forcément
Ou lâche et traître à son serment,
Ou bourreau de ses propres frères !

Mais, vieux navire je dérape
Du port où vont vos jeunes rangs.
J'accomplis ma dernière étape
Vers l'Hôtel de nos vétérans.

De lauriers ressemez la terre
Où nos pères ont combattu,
Et qu'en tout, l'honneur militaire
Soit votre suprême vertu.

Pour la France, battons un ban,
Ra pa ta plan.
A sa gloire trinquons ensemble.
Quand nous chantons, l'Europe tremble :
Ra pa ta plan !



LE CONSCRIT

AIR : *Ra ta plan, des Huguenots.*

Adieu, le tambour me rappelle,
Ange à qui, dans notre chapelle,
J'allais par un lien béni,
Être uni.

Adieu, champs que l'automne dore ;
Où, loin de son fils qu'elle adore,
Ma vieille mère pleurera
Et mourra !

En route, allons, sèche tes larmes,
Quitte ta bêche, prends les armes,

Et cours oublier au quartier
Ton métier.
Va voir, dans les cités lointaines,
Le mal du pays, par centaines,
Jeter au fossoyeur surpris
Les conscrits.

C'est bien, troupier, de ta pensée
Bannis mère, amour, fiancée,
Et pends vite un fer assassin
A ton sein.
Deviens un sabreur mercenaire ;
Au nom du roi, comme un tonnerre,
Sache sur tes frères en Dieu
Faire feu !

Aux armes ! Pour l'armée altière
S'ouvre à deux battants la frontière.
Guerre aux Prussiens, guerre aux Anglais,
Tuons-les.
Et qu'en l'honneur d'un tel massacre,
La patrie à grands frais consacre
A ses généraux immortels
Des autels.

Hourra, France ! hourra ! la victoire
Demande encor du sang à boire,

Et verse la folie au cœur
Du vainqueur.
Hourra ! l'ennemi prend la fuite :
Elançons-nous à sa poursuite ;
Exterminons jusqu'au dernier
Prisonnier.

Vive la paix ! la paix est faite.
Le héros que le peuple fête,
Du sang dont il s'est enivré
Est sevré.
Mais que de veuves désolées !
Que de Rachels de deuil voilées !
Que d'orphelins ! que de malheurs
Et de pleurs !

Soldat, vois ce qu'a fait la guerre
Qui dans tes doigts tonnait naguère ?
Que vois-tu sur le continent
Maintenant ?
Des murs détruits par l'incendie,
Un peuple affamé qui mendie,
Et dans les champs, noirs de corbeaux,
Des tombeaux.

Toi, sur qui tant d'espoir se fonde,
Donne, ô mon Dieu, la paix au monde

Et désarme à jamais les mains
Des humains.

Que loin des siens, avant son heure,
Nul homme désormais ne meure.
Rends-nous plus heureux chaque jour
Par l'amour.

Eh ! qu'ont besoin nos jours prospères
Des lauriers sanglants de nos pères ?
Cherchons, au lieu d'un faux honneur,
Le bonheur.

Et que, fécondée et bénie
Par le travail, par le génie,
La terre livre à nos efforts
Ses trésors.



LA CHANTEUSE DES RUES

Naître aux champs où Dieu sème
Liberté, chants d'oiseaux
Et fleurs, sur les berceaux
Des fils de la Bohême ;
A huit ans, chanter ce poème
La guitare pendue au cou :
Cette vie est la mienne.
A la chanteuse bohémienne,
Passants, jetez un sou.

Plus tard, courir dès l'aube
Par les poudreux chemins ;
Trainer deux gros gamins
Suspendus à sa robe ;

Déjeuner des fruits qu'on dérobe,
Souper et dormir... Dieu sait où :

Cette vie est la mienne.

A la chanteuse bohémienne,

Passants, jetez un sou.

Chanter dans chaque rue,

Dans chaque carrefour :

A la beauté, l'amour,

La gloire à la recrue,

Et, narguant la garde accourue,

Coucher parfois sous le verrou :

Cette vie est la mienne.

A la chanteuse bohémienne,

Passants, jetez un sou.

Le soir, sous les croisées

Où rêve quelque amant,

Murmurer doucement

Des rimes embrasées

Comme son cœur et ses pensées,

Et le voir pleurer comme un fou :

Cette vie est la mienne :

A la chanteuse bohémienne,

Passants, jetez un sou.

Le dimanche, aux guinguettes,

Quand le vin coule à flots,

Dire aux bruns matelots
De piquantes goguettes ;
Les voir, pour vous conter fleurettes,
Prendre feu comme l'amadou :
Cette vie est la mienne.
A la chanteuse bohémienne,
Passants, jetez un sou.

Pour la piécette ronde,
Au seuil de ses palais,
Servir quelques couplets
A Plutus que l'on fronde ;
Mais, devant le veau d'or immonde,
Ne jamais plier le genou :
Cette vie est la mienne.
A la chanteuse bohémienne,
Passants, jetez un sou.

Mourir comme on sut naître :
Sans docteur au chevet,
Sans souci du brevet
Qu'il faut, dit-on, d'un prêtre
Tenir pour qu'au ciel on pénètre ;
Bénir Dieu jusqu'au bord du trou :
Cette mort, c'est la mienne.
A la chanteuse bohémienne,
Passants, jetez un sou !

LE TAILLEUR

AIR : *Paillasse, mon ami, saute pour tout le monde.*

Que le plaisir soit avec nous,
Enfants de la Bohême !
Riez toujours comme des fous
Au nez de la faim blême.
Dans les ateliers
Inhospitatiers,
Où Dieu vous éparpille,
Courage, garçons,
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.

Notre paie est réduite au point
Que coudre au pas de course
Ou ne jamais pousser un point,
C'est tout un pour la bourse.
Aussi pauvreté
Jamais n'a compté
Si nombreuse famille.
Courage, garçons,
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.

A rabattre ainsi nos travaux
Tel qui trouve son compte,
De nos vêtements en lambeaux
Ose nous faire honte.
Nous aurions, ma foi,
Des habits de roi
Avec l'or qu'il nous pille.
Courage, garçons,
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.

Si tous les tailleurs, cependant,
Se déclaraient en grève !
L'homme serait nu comme Adam,
Et la femme... comme Eve.
Quels pleurs et quels cris,

Surtout à Paris,
Quand février grésille !
Courage, garçons,
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.

Le tailleur souffre tant de maux,
Qu'il fuit le mariage.
Jamais ni femme ni marmots
N'ont chargé son bagage.
Riche à sa façon,
Comme un limaçon,
Il n'a que sa coquille.
Courage, garçons.
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.

Son habit où des froids hivers
Le souffle aigu pénètre,
Laisse voir le jour à travers,
Comme par la fenêtre ;
Et son pantalon,
Court d'un échelon,
Domine sa cheville.
Courage, garçons,
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.

Le reste de l'habillement
Est tout aussi splendide :
Ses souliers, comme un bâtiment
Qu'étreint l'écueil livide,
Ont les flancs crevés
Et tous les pavés
En ont rongé la quille.
Courage, garçons,
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.

Et remarquez de nos Plutus
L'équitable système :
L'homme qui les a tous vêtus,
Ne peut l'être lui-même.
Quand tout matador
Traîne le drap d'or,
Lui de haillons s'habille.
Courage, garçons,
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.

Mais pour l'œuvre des temps maudits
S'ouvre la tombe noire.
Fronçons d'un gai *De profundis*
Sa cendre et sa mémoire ;
Car des jours heureux
L'éclat généreux,

Déjà sur nos fronts brille.
Courage, garçons,
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.

Oui, que pour le bonheur de tous
Le travail s'organise,
Et que du Seigneur parmi nous
Le règne s'éternise.
Enfants, pour bénir
Ce bel avenir,
Qu'on chante et s'égosille.
Courage, garçons,
Au bruit des chansons,
Enfilez votre aiguille.



LE CHARPENTIER

AIR : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.*

Deux charpentiers, sur un heureux rivage,
S'encourageaient par d'entraînants couplets.
L'un transformait le sapin en bordage,
L'autre assemblait les poutres d'un palais.
— Dieu parle en nous, chantait le groupe austère :
Partagez-vous, nous dit-il, l'univers ;
D'abri pour tous que l'un couvre la terre,
Que de vaisseaux l'autre peuple les mers !

— Pour préserver l'humaine créature
Des froids du Nord et des feux du Midi,

Moi, disait l'un, je jette une toiture
D'un mur à l'autre, ainsi qu'un pont hardi.
— Le matelot, lui répondait son frère,
Sur mes nefs brave en paix les flots amers.
D'abris pour tous que l'un couvre la terre,
Que de vaisseaux l'autre peuple les mers !

— Moi, reprit l'un, en guise de couronne
Je vais poser sur tout grand monument
Ces dômes bruns que la nue environne,
Et dont le front se perd au firmament.
— Par moi, dit l'autre, au commerce prospère
De tout climat les trésors sont ouverts.
D'abris pour tous que l'un couvre la terre,
Que de vaisseaux l'autre peuple les mers !

Puis, s'unissant, les deux voix fraternelles
Dirent ensemble : « Honneur aux travailleurs
Dont le génie au ciel étend ses ailes,
Et des mortels rend les destins meilleurs.
Dieu leur donna l'herminette et l'équerre,
Et de ce sceptre à bon droit ils sont fiers.
D'abris pour tous que l'un couvre la terre,
Que de vaisseaux l'autre peuple les mers !

« Honneur à nous qui, parmi nos ancêtres,
Comptons le Christ, enfant d'un charpentier :

Dieu dont l'amour, malgré rois et faux prêtres,
A, deux mille ans, couvert le monde entier.
Gardons, pareils au divin prolétaire,
L'Humanité des flots et des hivers :
D'abris pour tous que l'un couvre la terre,
Que de vaisseaux l'autre peuple les mers ! »



LE CONFISEUR-PÂTISSIER

Des gens, heureux de ne rien faire,
Ont dit : « Tous les métiers sont bons. »
A d'autres pourtant je préfère
Celui de pétrir les bonbons.
Des plus fins gourmands de la ville
Ma boutique est le rendez-vous :
S'il est de tous le moins utile,
Mon doux métier est le plus doux !

La veille de chaque dimanche,
Il faut me voir, au point du jour,

En tablier de toile blanche
Allumer en chantant mon four.
La chaleur de son sein fertile
Cuit des gâteaux pour tous les goûts.
S'il est de tous le moins utile,
Mon doux métier est le plus doux !

Poète, au sublime tu vises ;
Eh ! pas tant d'efforts, mon cher fils !
Rime-moi plutôt des devises
Pour illustrer mes fruits confits.
Ce contact sucrera ton style,
On te lira pour quelques sous.
S'il est de tous le moins utile,
Mon doux métier est le plus doux !

Faut-il célébrer le baptême
D'un fils de prince ou de portier ?...
Vite, sur son berceau je sème
Toutes les fleurs de mon métier.
Au premier pas, l'être fragile
Trouve des fleurs jusqu'aux genoux.
S'il est de tous le moins utile,
Mon doux métier est le plus doux !

L'enfant grandit au pas de course,
Dans la vie il prend son élan.

Allons, parrains, saignez la bourse,
Voici venir le jour de l'an.
Payer des cornets, c'est facile ;
Plus tard, il faudra des bijoux.
S'il est de tous le moins utile,
Mon doux métier est le plus doux !

Le jour saint où l'on communie,
Pour vous, chers enfants, est éclos,
Et sur votre tête bénie
Mes pralines pleuvent à flots.
Quand devant vous je les empile,
Votre bonheur rend Dieu jaloux.
S'il est de tous le moins utile,
Mon doux métier est le plus doux !

Puis, quand, par l'amour engagées,
Deux âmes embrassent l'hymen,
Mille cascades de dragées
Tombent encore de ma main.
Et la vierge à peine nubile
Devant elles rêve un époux !
S'il est de tous le moins utile,
Mon doux métier est le plus doux !

Enfin, mes amis, de la vie
J'aime à fêter tous les bonheurs ;

Mon talent au plaisir convie
Et partout répand des douceurs.
Ces douceurs que mon doigt distille,
Des gens tristes font d'heureux fous.
S'il est de tous le moins utile,
Mon doux métier est le plus doux !



LA REMPAILLEUSE DE CHAISES

Le travail c'est la chaîne immense
Qui l'un à l'autre nous unit.
Nulle part elle ne commence,
Nulle part elle ne finit.
Pas un être au monde n'arrive
Sans que le destin ne l'y rive.
Mon maillet de buis est toujours sur pied
Pour tresser la paille où chacun s'assied.

Voyez comme la paille humide
Qui s'entrelace sous mes doigts,
Des chaises qu'elle consolide
Orne le squelette de bois !

Et comme, avec art, chaque tresse
Autour des traverses se presse !
Mon maillet de buis est toujours sur pied
Pour tresser la paille où chacun s'assied.

La paille est blanche de nature
Comme la femme dans sa fleur.
Mais, moi, grâce à la teinture
J'en obtiens de toute couleur.
Quelle mosaïque charmante
Mon goût, qui les marie, enfante !
Mon maillet de buis est toujours sur pied
Pour tresser la paille où chacun s'assied.

Des mille objets dont l'industrie
Forme le bien-être commun,
Est-il un meuble, je vous prie,
Plus indispensable à chacun ?
Qu'on cite un pays sous la nue,
Où la chaise soit inconnue ?
Mon maillet de buis est toujours sur pied
Pour tresser la paille où chacun s'assied.

Oui, la chaise est universelle :
A l'église, sous chaque toit,
A l'auberge où le vin ruisselle,
Partout on s'en sert, on la voit.

Qu'au palais comme à la chaumière
Elle ait donc la place première.
Mon maillet de buis est toujours sur pied
Pour tresser la paille où chacun s'assied.



LE LABOUREUR

L'été vient de remplir nos granges :
La faucille a coupé les blés ;
L'automne mûrit les vendanges :
Les vœux du pauvre sont comblés.
Laboureur prévoyant et sage,
Saisis sans retard l'aiguillon ;
Pousse aux champs ton lent attelage
Et commence un nouveau sillon.

You ! mes bœufs, vieux couple que j'aime :
Tirez le soc aux dents d'acier.
Sur vos pas où l'homme le sème,
Dieu mûrit le grain nourricier.

Oui, déchirez encor la terre,
Ouvrez son flanc inépuisé,
Son vieux sein que le prolétaire
De ses sueurs a baptisé.
Car voilà, merveille profonde !
Six mille ans que l'humanité
Suce à sa mamelle féconde
La vie et l'immortalité !

Dans nos familles solitaires,
Après les durs labeurs du jour,
Nos fronts pleins d'ombre et de mystères
S'éclairent de joie et d'amour.
Sous nos treilles étincelantes,
A nos enfants nous apprenons
De nos arbres et de nos plantes
Les goûts, les vertus et les noms.

Caressant nos folles marmailles,
Trésors du cœur ! nous leur disons
L'art difficile des semailles,
L'immuable cours des saisons.
Mais combien d'enfants infidèles
Aux toits qui les ont abrités,
Dès qu'ils sentent grandir leurs ailes,
Preignent leur vol vers les cités !

O liberté de nos campagnes !
Travaux aux solides profits !
L'industrie a peuplé ses bagnes
Des plus robustes de vos fils !
C'est l'oubli qui vous enveloppe,
C'est votre culte dédaigné,
Qui font que le cœur de l'Europe
De honte et de faim a saigné.

Mais quoi ! parce qu'un peuple est riche,
A son or seul doit-il songer ?
Doit-il laisser sa terre en friche ?
N'a-t-il plus besoin de manger ? . . .
Des nations qu'on dit sauvages
Vénèrent l'art du laboureur ;
Un jour par an, leurs beaux rivages
Sont bêchés par un empereur.

On croit que nos âmes sont pleines
D'épouvante pour les sorciers ;
Que le silence de nos plaines
Nous rend stupides et grossiers.
Mais notre calme intelligence
Exhalerait ses rayons saints
Si le mépris et l'indigence
Ne la refoulaient dans nos seins !

Bien que les nouvelles lumières
Que l'esprit humain puise en Dieu
Éclosent loin de nos chaumières,
Nous nous réchauffons à leur feu.
Semblable à l'astre qui féconde
La terre, dont il est l'époux,
Ce soleil luit pour tout le monde
Et nous sentons sa flamme en nous.

C'est pourquoi notre voix rappelle
Les enfants qui nous ont quittés,
Au culte austère de Cybèle,
Aux autels qu'ils ont désertés.
Il faut que notre art se relève,
Sous peine, pour tous, de mourir :
Il faut qu'au soc et non au glaive
L'homme ait recours pour se nourrir.

Vous que l'Égypte primitive
Adora sous le nom d'Apis,
You ! mes bœufs ! rendez plus active
La terre à se couvrir d'épis.
Que Dieu, protégeant nos récoltes,
Nous affranchisse de la faim,
Et que de nos tristes révoltes
Ce beau jour ait sonné la fin !

LA VIVANDIÈRE DE VAISSEAU

Il faut de ses rations
Qu'un marin vive en voyage ;
Mais de ses privations
En rade il se dédommage.
Me voici, vieux loups de mer,
A qui mon métier est cher :
Qu'à table on reprenne courage !

Quand la lourde *poste aux choux*
Le matin pour le bord file,
Gaiment entre les genoux
Des rameurs je me faufile.

En route ! vieux loups de mer
A qui mon visage est cher,
Et que l'on m'embrasse à la file !

Par l'échelle de babord
Comme un gabier je me hisse ;
L'embrasure d'un sabord
Sur l'avant me sert d'office.
Accourez, vieux loups de mer
A qui le pain frais est cher :
Qu'à votre appétit j'en fournisse !

Je débite à pleins paniers
Poisson frit, fine morue,
Salade, fruits printaniers,
Côtelette cuite ou crue ;
Mangez bien, vieux loups de mer
A qui bon repas est cher,
Et laissez jeûner la recrue !

A ce qu'on vende du vin
Votre lieutenant s'oppose ;
Mais il le défend en vain :
Boit-il lui-même autre chose ?
Buvez donc, vieux loups de mer
A qui mon vin rouge est cher.
Au diable l'officier morose !

Chantez, trinquez sans souci.
La vie est rude en campagne.
Dépensez gaïment ici
L'argent que sur l'onde on gagne.
Narguant l'océan amer,
Transformez, vieux loups de mer,
La terre en pays de cocagne.



LE CUISINIER

AIR : *Où vas-tu pastourelle* (MILLEVOYE).

Un cuisinier qui sait son rôle
Est presque un homme universel.
Ce n'est pas à sa casserole
Qu'il prodigue le plus de sel :
Faut-il chanter ?... vite, il en sème
Tous ses couplets d'un petit grain.
Amis, chantons le grand Carême,
Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain.

Qu'un Flamel aux doigts de momie
Cherche de l'or dans ses charbons ;

Pour les Lucullus, l'alchimie
Fait des ragoûts rarement bons !
Laisant son arcane suprême
Dormir au fourneau souterrain,
Amis, chantons le grand Carême,
Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain.

Notre noblesse vaut bien celle
Des maîtres de ce vieil hôtel :
C'est le sang d'un brave qui scelle
Ton blason, illustre Vatel !
L'héroïsme est partout le même,
Dans une cave ou sur le Rhin !
Amis, chantons le grand Carême,
Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain.

Dans le domaine politique
Nous manœuvrons au premier rang ;
Tel rôtisseur diplomatique
Fut complice d'un Talleyrand.
Le bonnet blanc, du diadème
Engraisse l'ennui souverain.
Amis, chantons le grand Carême,
Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain.

Chacun des tribuns qu'on renomme
Cède aux pouvoirs du marmiton.
Jamais l'âme d'un gastronome
Ne sera l'âme d'un Caton !
Aux foudres d'un Mirabeau même
Nous nous chargeons de mettre un frein.
Amis, chantons le grand Carême,
Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain.

« Le progrès ! le progrès ! chimère ! »
Dit un sot, pourtant bien nourri ;
Qu'on lui serve un repas d'Homère
Au lieu d'un souper de Véry !
On verra, grâce au stratagème,
S'il mangera du même train.
Amis, chantons le grand Carême,
Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain.

Que chacun pratique sa chose :
Moi mes bouillons ; et que Berchoux,
Au lieu de rimer de la prose,
Aille pour moi planter des choux.
A mon feu j'offre son poème,
Mais j'en écarte Savarin.
Amis, chantons le grand Carême,

Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain.

De Savarin brillants adeptes,
Troupeau joufflu d'heureux gourmets,
Voici nos plats et ses préceptes :
Goûtez ses leçons et nos mets.
Balthazars, que nul anathème
Ne vous montre son doigt d'airain !
Amis, chantons le grand Carême,
Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain.

Du diner voici les approches :
Comme un potage mon sang bout
Je veille à tout, poêlons et broches,
Toujours actif, toujours debout.
Général intrépide, j'aime
Aller au feu d'un œil serein.
Amis, chantons le grand Carême,
Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain.

A table ! à table ! qu'on réponde
Partout au signal du repas.
Mais qu'ai-je dit ? ah ! . . . dans ce monde
Combien qui n'y répondent pas !
La faim qui mendie et blasphème

Attriste mon dernier refrain . . .
Chantons plus bas le grand Carême,
Mais non l'homonyme au teint blême,
Son fléau, quoique son parrain !



LE MAÇON

Noël, amis ! du trottoir aux mansardes,
Cette maison est à nous pour six mois.
Sous ses lambris sillonnés de lézardes
Vont retentir nos marteaux et nos voix.
A l'œuvre donc ! et que nos mains cruelles
Contre ces murs commencent leurs assauts.
Dieu pour construire a donné les truelles
Aux mêmes bras qui tiennent les marteaux.

Frappez plus fort ; que le plâtre et la pierre
Roulent des toits au fond des magasins.
D'un ouragan de bruit et de poussière
Huit jours durant régalaons les voisins.

Puis, sur le sol déblayé par les pelles,
Pour bâtir, vite alignons les cordeaux.
Dieu pour construire a donné les truelles
Aux mêmes bras qui tiennent les marteaux.

Ces murs, naguère habités par les ombres,
Sont maintenant ouverts au grand soleil,
Et des murs neufs, debout sur leurs décombres,
Chaque passant admire l'appareil.
Que des planchers les poutres parallèles
Jettent sur eux leurs bras horizontaux.
Dieu pour construire a donné les truelles
Aux mêmes bras qui tiennent les marteaux.

Narguant chez lui le démon du vertige,
Aux toits déjà nous voici parvenus.
Comme des fleurs il caresse la tige,
Le vent du ciel, là, baise nos fronts nus.
Exhalons-y nos chansons fraternelles
Comme la brise et comme les oiseaux.
Dieu pour construire a donné les truelles
Aux mêmes bras qui tiennent les marteaux.

Courage, enfants, clouons sur la charpente
Les pins du Nord en solive équarris,
Et bâtissons sur sa rapide pente
La tuile rouge ou l'ardoise aux plans gris.

Que l'escalier remplace les échelles
Et lie entre eux les étages nouveaux.
Dieu pour construire a donné les truelles
Aux mêmes bras qui tiennent les marteaux.

Sur les planchers maintenant qu'on dessine
Par des cloisons les logements divers :
Les corridors, les salons, la cuisine,
La cheminée où l'on rit des hivers ;
L'alcôve blanche où, repliant ses ailes,
L'amour heureux s'enlort sous les rideaux.
Dieu pour construire a donné les truelles
Aux mêmes bras qui tiennent les marteaux.

Et puis, scellons porte, abat-jour, fenêtre :
Car le maçon, du fond de ses chantiers,
Fait du travail monter le thermomètre
Et met en train vingt fraternels métiers.
Dans ces maisons aux façades si belles,
Il entre aussi du bois et des métaux.
Dieu pour construire a donné les truelles
Aux mêmes bras qui tiennent les marteaux.

Frères, ici notre œuvre est terminée.
Portons ailleurs nos bras et nos outils,
Et soyons fiers de notre destinée
Qui nous rend chers aux grands comme aux petits.

A notre état restons, restons fidèles :
De lui, pour tous, naissent les grands travaux.
Dieu pour construire a donné les truelles
Aux mêmes bras qui tiennent les marteaux !



LA BOUQUETIÈRE

Doux parfums, riantes couleurs
Sont mariés dans mes corbeilles.
Les enfants, autour de mes fleurs,
Voltigent comme des abeilles.
Passants, j'en ai pour tous les goûts.
Demain c'est fête, venez tous,
Venez ; et que la vie entière
De ceux que vous aimez,
N'ait plus que des jours embaumés
Par les soins de la bouquetière.

Accourez, jeunes amoureux.
Les fleurs vous valent des caresses.
Les caresses rendent heureux !

Pour en couronner vos maîtresses
Choisissez donc à pleines mains
Œillets, lilas, roses, jasmins.
Ah ! d'attendrir la plus altière,
Les fleurs ont le secret.
Si quelqu'un de vous l'ignorait
Qu'il vienne vers la bouquetière.

Quand la voix d'une Malibran
Le soir à l'opéra résonne,
Quand d'une émule des Brohan
Le nom sur l'affiche rayonne,
Qu'à leurs pieds, au feu des quinquets,
Pleuve un déluge de bouquets.
Pour fêter la jeune première,
La prima-donne ou bien
Le pâle et sombre tragédien,
Venez trouver la bouquetière.

Vous qu'enivrent les bruits du bal,
Venez, beaux garçons, folles filles.
Musard entonne le signal
De ses délicieux quadrilles.
On n'entre dans son gai réduit
Qu'avec des fleurs pour sauf-conduit.
Au corsage, à la boutonnière,
Danseuses et danseurs,

Attachez donc les fraîches fleurs
Que vous offre la bouquetière.

Veuves qui pleurez vos époux,
Orphelins qui pleurez vos mères,
Les fleurs que je tresse pour vous
Rendront vos larmes moins amères.
Que grâce à l'immortelle d'or
Leur mémoire revive encor.
Pour parfumer le cimetière,
Ah ! mêlez à vos pleurs,
Mêlez le sourire des fleurs
Que vous donne la bouquetière.

J'ai toujours pensé qu'un beau jour,
Las de se détruire, les hommes,
D'emblèmes de paix et d'amour
Sèmeraient la terre où nous sommes.
Ce jour-là, mes fleurs brilleront
Dans chaque main, sur chaque front.
Et les peuples, à la frontière
Tiède encor de leur sang,
Proclameront en s'embrassant
Le règne de la bouquetière.

LE SAVETIER

AIR : *Vive le vin, l'amour et le tabac.*

Ah ! le bon métier que j'exerce !
Chez moi l'ouvrage pleut à verse
Et j'y tiens seul ;
De l'aube au soir, tout d'une haleine,
Dans le cuir j'enfonce l'alêne
Et le ligneul.

Vieux savetier,
Chante et frappe en mesure ;
De ton quartier
Ravaude la chaussure ;

Et que l'on dise, à ton bruyant refrain :

Voilà (*bis*) notre bonhomme en train.

Je n'ai contre froid, pluie et grêle

Qu'une planche moussue et frêle,

Qu'un toit de bois.

Mais le marteau, mais la bouteille

Chauffant bras et cœur à merveille,

Je frappe et bois !

J'ai des métiers le plus commode.

C'est le seul qu'à son char la mode

Ne peut lier :

Pourquoi la suivre en ses ornières,

Puisqu'on ne peut de deux manières

Coudre un soulier ?

Quels honneurs mon travail mérite !

Pour quelques sous, du froid j'abrite

Tout rose orteil

Qui s'en vient, à mon grand scandale,

Rire, par un trou de sandale,

A mon soleil.

On peut dire, sans hyperbole,

Qu'avec son tire-pied, sa colle

Et ses deux mains,

Le racommodeur de savates
Mieux que les plus grands diplomates
Sert les humains.

Le savetier de La Fontaine,
S'effrayant de sa riche aubaine,
Ne dort plus.
Moi, pour vivre en paix, au contraire,
J'envie à mon naïf confrère
Ses beaux écus.

Lorsqu'un fou, vers l'Eden qu'il rêve,
Nous dit : « Marche, marche sans trêve,
Peuple oppressé ! »
Je réponds par cet axiome :
Pour bien marcher, il faut que l'homme
Soit bien chaussé.

Vieux savetier,
Chante et frappe en mesure ;
De ton quartier
Ravaude la chaussure,
Et que l'on dise, à ton bruyant refrain :
Voilà (*bis*) notre bonhomme en train.

L'ACCOUCHEUSE

— Vite, vite, la sage-femme,
Arrivez à notre secours
Et venez délivrer madame !
— « Je me lève, j'y vais, j'y cours.
Le métier est dur, tout de même,
Quand la besogne donne ainsi.
Cette nuit, c'est la quatrième :
En route, en route ! me voici ! »

Vive l'amour qui féconde !
Epoux, jamais n'oubliez
Que Jésus a dit au monde :
Croissez et multipliez. »

— « N'est-ce pas une fausse alerte ?
Le cas presse-t-il en effet ?
Jette-t-on les hauts cris ? » — Oui, certe ;
L'enfant peut-être est déjà fait.
Jugez si l'on doit vous attendre.
— « Eh bien ! tant mieux : en cas pareil
Je me retire 'et viens reprendre
Fort tranquillement mon sommeil. »

— « Bonsoir à toute l'assemblée ! »
— Ah ! madame, voyez combien
La mère est souffrante et troublée ?
— « Oui, mais l'enfant arrive à bien.
Qu'elle se torde ou qu'elle pleure,
La pauvre femme cependant
N'accouchera que dans une heure. »
— Bon Dieu ! que faire en attendant ?

— « Ah ! j'ai vu des souffrances pires.
J'ai vu des maris consternés
Qui pleuraient leurs femmes, martyres
Des couches de leurs premiers nés.
J'ai vu de pauvres jeunes filles
Qui, victimes d'un suborneur
Et maudites de leurs familles,
Accouchaient de leur déshonneur.

— « Que de fois, de l'hymen, les cierges
A l'église sont allumés
Pour des beautés que l'on croit vierges
Et que l'on prend les yeux fermés ?
L'époux, ignorant et crédule,
Sûr qu'on l'adore sans retour,
Avale gaîment la pilule
Que dore la dot ou l'amour ! »

— « Mais s'il est de mon ministère
De tout savoir, je dois aussi,
Je dois surtout savoir me taire :
Et je bavarde trop ici.
Voyons, parrains, et vous, marraines,
Ce soir, pour le baptême on part.
Des pralines et des étrennes
Je retiens la première part.

— Dieu ! quel grand cri se fait entendre ?
— « Battez tous des mains : c'est l'enfant
Que la mère orgueilleuse et tendre
Presse sur son sein triomphant !
Et maintenant qu'on chante et rie,
Les chagrins d'ici sont exclus.
La mère est libre... et la patrie
Compte un beau citoyen de plus !

LE CANUT

AIR : *Passez, gais bateliers, sans regarder ces grilles.*

Canuts, vivons unis, nous dont la main habile,
Tissant la soie et l'or, les marie avec art.
Nous avons au bonheur un droit indélébile ;
Poussons nos rangs vers lui : le mot d'ordre est Jacquard !

Tandis que nous couvrons d'étoffes somptueuses
Les femmes des Crésus, les murs de leurs salons,
Nos épouses, à nous, belles et vertueuses,
Dans un galetas noir ont froid sous leurs haillons ! . . .
De science et de jeux, tandis que le collègue
Abreuve leurs enfants, chaudement habillés,

Les nôtres, tout le jour, courent pieds nus la neige,
Ignorants et déguenillés !...

Savez-vous, mes amis, que de notre industrie
La France, aux bords lointains, tire gloire et profits
Et que, lorsqu'un danger menace la patrie,
Elle rencontre en nous ses plus dévoués fils?...
D'où vient donc que pour nous cette vieille marâtre
N'a pas d'amour au cœur et pas de lait au sein,
Et que nous retrouvons la faim opiniâtre
Assise à notre traversin !

Les heureux d'ici-bas nous disent tous : « Vos pères
Sur d'informes métiers ont mutilé leurs corps ;
Mais l'immortel Jacquard vous fit des jours prospères
Que votre voix devrait fêter par ses accords. »
De Jacquard parmi nous la mémoire est bénie :
Mais plus son art produit, plus il est exploité,
Et de tous les trésors qu'y trouva son génie,
Nous seuls n'avons pas profité !

Nos canettes, l'hiver, de grève sont frappées.
Un jour on nous a vus, de faim prêts à mourir,
Pour un morceau de pain recourir aux épées :
On nous a mitraillés au lieu de nous nourrir.
Tout canut sait par cœur notre vieille devise :
Mourir en combattant ou vivre en travaillant ;

Et quand l'horrible faim le harcèle et le brise,
Il répète ce cri vaillant !

Il n'est pas d'industrie, hélas ! plus morcelée
Que celle du tisseur. Il travaille et vit seul,
Et dans l'atelier sombre où sa vie est scellée,
On croirait, à le voir, qu'il tisse son linceul.
Quand donc viendra ce temps que son désir implore,
Ce temps où, réunis dans de grands ateliers,
Les tisseurs fraternels, debout avec l'aurore,
Se mettront en train par milliers !

Amis, nos bataillons qui jamais ne reposent,
De la France ont choisi le rivage central ;
Dans Lyon, la cité que deux fleuves arrosent
Les tisseurs ont fondé leur quartier général.
C'est là que nuit et jour, vers l'avenir tendue,
Leur âme attend que Dieu révèle sa bonté ;
C'est là que notre faim attend la manne due
Et notre cœur la liberté !

Canuts, vivons unis, nous dont la main habile,
Tissant la soie et l'or, les marie avec art.
Nous avons au bonheur un droit indélébile ;
Poussons nos rangs vers lui : le mot d'ordre est Ja cquard !

LE CANTONNIER

AIR : *Volltizes, hirondelles* (F. DAVID).

Le cantonnier cailloute
Les chemins ravagés
Par l'hiver qu'on redoute ;
Puis il vous crie : « En route !
Voyagez. »

Les chemins, dans l'espace,
Par lui sont allongés.
Au flot humain qui passe
Il chante de sa place :
« Voyagez.

« Fuyez la mer qui gronde,
« Ivre de naufragés.
« Sur la terre féconde,
« Passez, heureux du monde ;
« Voyagez.

« Des chercheurs d'aventures
« Les chemins sont purgés.
« Aujourd'hui les voitures
« Sont rapides et sûres :
« Voyagez.

« Soldats qui, las des guerres,
« Obtenez des congés,
« Pour revoir vos chaumières,
« Pour embrasser vos mères,
« Voyagez.

« Vous qui, peintre ou poète,
« Dans l'idéal, plongez
« Votre vie inquiète
« Et rêvez sa conquête :
« Voyagez.

« Pour connaître des hommes
« Les mœurs, les préjugés,

« Visitez les royaumes,
« Les palais et les chaumes.
« Voyagez.

« Commis, savant, artiste,
« Riches d'ennuis chargés,
« Vous êtes sur la piste
« Du bonheur... s'il existe...
« Voyagez ! »



LE TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

AIR de l'*Angelus*.

Un gros teinturier aux bras noirs
Se livrait gaîment à la pêche
Des falbalas et des mouchoirs,
Dans un grand chaudron de campêche.
« Par l'arc-en-ciel ! fredonnait-il,
Grâce à deux bains de cochenilles
Il faudrait un œil bien subtil
Pour reconnaître ces guenilles. »

« Plus d'un élégant dameret
Me maudira si je révèle

Que dans ma chaudière, en secret,
Son corps vient faire peau nouvelle ;
Et que, faute d'un successeur,
Semblable au piano qu'on accorde,
Sous ma brosse de dégraisseur
Son habit a montré la corde.

« A laver de la tête aux pieds
Laquais, pair, député, ministre,
Quoique dans le savon noyés,
Mes bras ont pris un teint sinistre.
Pour dégraisser son paletot
Tel a recours à ma science,
Qui, sur ma foi, devrait plutôt
Se décrasser la conscience.

« Si je décoche sur autrui
Mon épigramme roturière,
C'est que la fortune aujourd'hui,
Est la plus grande teinturière ;
Loin de nos bras, qu'elle a battus,
Les gens à coutures brodées
Vont dans le chaudron de Plutus
Changer de couleur et d'idées.

« De fronder ainsi mon métier
N'ai-je pas raison, qu'on réponde,

Moi, dont le pain vient tout entier
Des misères de ce bas monde ?
Mais tel qu'il est il me sourit ;
Et je sais plus d'un riche esclave
Qui me jalouse mon esprit
Et ma liberté dans ma cave ! »



LE CALFAT

Pour garnir d'étoupe
Les joints du trois-ponts
Ou de la chaloupe,
Frappons fort, frappons,
Frappons !

Travailleurs, à bas le feutre,
Découvrez-vous devant moi.
Je suis celui qui calfeutre
Et goudronne la paroi
De tous les vaisseaux du Roi.

Sur les quais ou sur l'arène,
Calfats, quand nous abattons

Quelque navire en carène,
Au cabestan des pontons
Tous ensemble nous chantons.

Puis la bruyère aux fleurs blanches
Dont nous dépouillons les bois,
Flambe la quille et les hanches
Du navire dont la poix
Pleut, brûlante, sur nos doigts.

Calfatons bien des navires
Le corps robuste et cambré.
Sur les liquides empires,
Faute d'étoupe et de brai,
Plus d'un, hélas ! a sombré !

Sur le radeau qui nous berce,
Songeons bien qu'à nos marteaux
La patrie et le commerce
Ont confié leurs vaisseaux
Et le sort des matelots.

C'est le calfat qui couronne
Le travail du charpentier,
Et les vaisseaux qu'il goudronne
Vont, en glissant du chantier,
Visiter le monde entier.

Qu'ils y portent l'abondance,
Qu'ils y versent nos bons vins,
Qu'ils fassent aimer la France ;
Qu'aux peuples les plus lointains
Par eux nous serrions les mains !

Pour garnir d'étoupe
Les joints du trois-ponts
Ou de la chaloupe,
Frappons fort, frappons,
Frappons !



LA REPASSEUSE

Notaires ou calfats,
Duchesses ou grisettes,
Les hommes sont des fats,
Les femmes, des coquettes.
Pourquoi ? vous le saurez tantôt.
Mais mon fer devrait être chaud :
L'empois sèche sur ces toilettes.
Rallumons vite le charbon
Et repassons, repassons donc !

Ah ! comme ils font les beaux
Ces messieurs, les dimanches,

Avec leurs longs jabots,
Avec leurs fines manches :
Avec leurs cols bien empesés,
Leurs mentons fraîchement rasés ;
Avec leurs chemises bien blanches.
Chacun d'eux pose en Céladon.

Et repassons, repassons donc !

Et les dames ! voyez
Comme elles font les belles !
C'est, de la tête aux pieds,
Tout un flot de dentelles :
Points d'Angleterre à leurs collets,
Manchettes sous leurs bracelets ;
On dirait qu'elles ont des ailes.
C'est à rendre fou Cupidon.

Et repassons, repassons donc !

Et vous, bruns villageois,
Aux figures vermeilles !
Qui vous fait ces cols droits
Qui percent vos oreilles ?
Qui pare, hors moi, d'un bavolet
Blanc comme la neige ou le lait,
Vos maîtresses que, sous les treilles,
La fête appelle au rigodon ?

Et repassons, repassons donc !

Même pour les abbés
Mon fer travaille encore :
Autels, chaires, jubés,
C'est moi qui les décore.
Aubes à la blancheur de lis,
Chasubles, rabats et surplis,
Pour fêter le Dieu qu'on adore,
De ma main sont encore un don.
Et repassons, repassons donc !

C'est donc moi, voyez-vous
Qui, seule, à votre guise,
Sais vous habiller tous.
Et nul ne s'en avise !
Ah ! ne le méconnaissez point :
Si l'on vous admire à ce point
Au bal, au théâtre, à l'église,
Rendez-en grâce à l'amidon.
Et repassons, repassons donc !



LA FRIPIÈRE

Au marché, sur un banc de pierre,
Je tiens un bazar de fripière
Très bien achalandé, ma foi !
Et pour qu'à mon humble industrie
La fortune toujours sourie,
Nous nous aidons, ma sœur et moi.

Moi j'achète

En cachette ;

Ma sœur vend

En plein vent.

Il rentre dans notre domaine
D'exploiter la misère humaine.

Que voulez-vous ? c'est un malheur !
Entre nos mains toute défroque
Que contre de l'argent on troque,
Perd les trois quarts de sa valeur.

Quelquefois de pauvres familles
Pour du pain vendent leurs guenilles,
Rebuts du Mont-de-Piété.
Grâces à moi qui m'en arrange,
On y reste nu, mais on mange :
J'achète tout par charité.

Souvent aussi je me concerte
Avec le conscrit qui déserte
Et qui veut vendre ses effets :
Comme il n'a pour lester sa bourse
Que la fripière pour ressource,
Dieu sait quels heureux coups je fais !

Enfin, j'hérite d'ordinaire
Du linge de tout poitrinaire
Dont la mort finit les douleurs.
Aux trousseaux qu'ainsi je capture,
Le ravaudage et la teinture
Rendent la forme et les couleurs.

Ma sœur tient la vogue et la vente.
Elle est experte, elle est savante

Dans l'art si profond du débit,
Et croit faire un grand sacrifice
En ne cotant son bénéfice
Qu'au cent pour cent sur un habit.

Et pourtant, chez nous tout un monde
D'acheteurs empressés abonde !
Qu'il soit riche ou gueux, le chaland
A nos voisines nous préfère ;
Car nulle, de le satisfaire
N'a, comme nous, l'heureux talent.

Moi j'achète
En cachette ;
Ma sœur vend
En plein vent.



LE CHANSONNIER

AIR : *La vie est une comédie.*

Amis, tout pédant qui m'approche
Se scandalise de mes chants.
Oui, pour la Muse on me reproche
Comme un crime mes doux penchants.
Plein de son baiser qui m'enivre
Moi je réponds sans hésiter :
Tant d'oisons déchantent pour vivre,
Je puis bien vivre pour chanter.

Sur trente volumes que j'ouvre,
J'en vois quinze, vingt quelquefois,

Qui se sont prosternés au Louvre
Devant la pantoufle des rois.
L'exemple est, dit-on, bon à suivre.
Merci : je puis le contester.
Trop d'oisons déchantent pour vivre,
Moi je veux vivre pour chanter.

La Gloire érige sa statue
Sur les colonnes d'un journal,
Et la Muse se prostitue
Pour payer un encens vénal.
Sur leurs brevets que l'or délivre,
Que d'auteurs il faudrait fouetter !
Trop d'oisons déchantent pour vivre,
Moi je veux vivre pour chanter.

Près des grands, patrons des poètes,
Jamais l'orgueil ne m'a conduit.
Le peuple, de mes chansonnettes
Fut toujours l'éditeur gratuit.
Que de gens, pour en faire un livre,
Sans honte oseraient s'endetter !
Trop d'oisons déchantent pour vivre,
Moi je veux vivre pour chanter.

Narguons la critique qui gronde
Contre ma verve et ma gaité.

Laissons ma voix qui rit ou fronde
Rire et fronder en liberté.
Manque-t-il d'abus à poursuivre,
D'amours et de vins à fêter?...
Trop d'oisons déchantent pour vivre,
Moi je veux vivre pour chanter.



LE CHAPELIER

AIR : *Madame Grégoire*, de BÉRANGER.

Honte au chapelier
Déserteur du feutre et des soies :
Dans notre atelier
Je trouve du pain et des joies.
Mon état sous ma main
A mis le crâne humain,
Et mon industrie est placée
Sur le foyer de la pensée . . .
Ah ! le beau métier
Que d'être chapelier !

Faut-il vous servir
Mes chapeaux ou bien mes casquettes ?
Je coiffe à ravir
Tous les goûts et toutes les têtes.
Sans vous faire l'affront
De toucher votre front,
Du premier coup d'œil, je l'assure,
Mieux qu'un Gall j'en sais la mesure.
Ah ! le beau métier
Que d'être chapelier !

Messieurs, le chapeau
Fut, malgré de longues risées,
Le premier drapeau
Des nations civilisées.
Et même de nos jours
Ne l'est-il pas toujours ?
Quel peuple réputé barbare
L'est-il encor dès qu'il s'en pare ?
Ah ! le beau métier
Que d'être chapelier !

Hélas ! aujourd'hui
La soif de l'or qui nous dévore,
Comme à tout, a nui
Au chapeau qu'elle déshonore.
Aux autels du pouvoir
Sans cesse l'on peut voir

Des gens plus ou moins gueux ou bêtes,
L'user à force de courbettes !

Ah ! le beau métier
Que d'être chapelier !

Vendus à tout prix,
Les chapeaux pleuvent des fabriques,
Et leur mode a pris
Les formes les plus excentriques.

En cent lieux les gibus
Sont encore un rébus :
De cette machine savante
Peu s'en faut qu'on ne s'épouvante.

Ah ! le beau métier
Que d'être chapelier.

Que les chapeaux ronds
Couronnent toujours nos costumes
Et gardent nos fronts
Des coups de soleil et des rhumes.

Qu'à leur utilité
L'art joigne la beauté,
Pour que, sans qu'on en puisse rire,
Ma chanson ait le droit de dire :

Ah ! le beau métier
Que d'être chapelier !

LA GARDE-MALADE

Aimons la femme : elle a des instincts d'ange.
Ah ! s'il est vrai que, pour un fruit cueilli,
Nous lui devons de mourir, en échange
La vie à flots de son sein a jailli.
Elle était belle, elle devint féconde.
Et, ses vertus couronnant sa beauté,
Le dévouement, l'amour, la charité,
Ont de son cœur rayonné sur le monde
Pour consoler l'humanité.

Voyez, voyez cette femme qui veille
Près d'un malade à ses soins confié :

Chaque soupir qui frappe son oreille,
Fait de son cœur éclater la pitié.
Ce front brûlant que la sueur inonde,
Sa blanche main l'essuie avec bonté.
Le dévouement, l'amour, la charité,
Ont de son cœur rayonné sur le monde
Pour consoler l'humanité.

Elle chérit sa mission auguste
Où Dieu lui-même aime à la soutenir ;
Elle pardonne à la souffrance injuste
Qui la maudit au lieu de la bénir.
Rien ne répugne à sa pitié profonde ;
Son zèle ardent par rien n'est rebuté.
Le dévouement, l'amour, la charité,
Ont de son cœur rayonné sur le monde
Pour consoler l'humanité.

Elle prévient les désirs qu'elle épie
Et si, parfois, contre un mal trop cruel
Le patient lance un blasphème impie,
Elle l'apaise en lui montrant le ciel.
Dans tout cet être en vain la fièvre gronde :
Ses tendres soins lui rendent la santé.
Le dévouement, l'amour, la charité,
Ont de son cœur rayonné sur le monde
Pour consoler l'humanité.

Aimons-la bien, la femme courageuse
Qui voue ainsi son cœur, ses jours, ses nuits
A protéger, sur la vie orageuse,
Notre esquif plein de périls et d'ennuis.
Quand le trépas dans nos rangs fait sa ronde,
Devant cet ange il fuit épouvanté !
Le dévouement, l'amour, la charité,
Ont de son cœur rayonné sur le monde
Pour consoler l'humanité.



LE PORTEFAIX DES PORTS

Le commerce est mon seul maître :
Aussi sais-je, en vrai tanqueur,
A le bien servir tout mettre :
Bras et jambes, tête et cœur !

Oh ! que j'admire et plains le mineur qui peut vivre
Comme un mort dans sa tombe au fond d'un antre obscur
L'ouvrier que la faim, pieds et poings liés livre
Aux mains d'un maître avare et dur !
Moi, pour bien emplir d'air ma robuste poitrine,
Pour redresser mon dos sous tant d'efforts voûté,
J'ai besoin du soleil, de la brise marine,
J'ai besoin de la liberté !

Si le vent est propice, ou bien si la marée
Pousse au port les vaisseaux qui louvoyaient dehors,
J'escalade leur poupe à nos quais amarrée,

Et j'y débarque leurs trésors.

Le travail manque-t-il ? . . . j'attends qu'il reparaisse.

Je roule en oreiller mes larges tababors,

Et, sur la dalle tiède étalant ma paresse,

Je m'étends, je fume et m'endors.

Vive Dieu ! le vent souffle et la marée est haute.

La darse à deux battants s'ouvre à nos longs trois-mâts,

Aux bricks orientaux, aux lougres de la côte,

Aux produits de tous les climats.

La récolte du monde ici semble amenée.

Que de blé, que de vins, de sucre et de café ! . . .

Debout les vieux tanqueurs ! Jamais de cette année

La besogne n'a tant chauffé.

Marche au pas, portefaix ; fainéants, faites place.

Voyez-moi trimbaler, solide comme un roc,

Les ballots de stockfisch venus des mers de glace,

Les grains venus de Taganrok.

Oh ! j'ai tant charrié de fardeaux sur les môles !

Des fardeaux si pesants que, malgré le coussin,

J'ai cru plus d'une fois que mes pauvres épaules

Allaient me rentrer dans le sein !

Lorsque le portefaix est vieux, hors de service,
Ou qu'un fardeau trop lourd a disloqué ses reins,
N'allez pas croire au moins que la faim lui ravisse

La paix de ses loisirs sereins.

Prévoyant, économe, il a, chaque dimanche,
Enrichi de vingt sous la caisse de secours,
Pour que sa faim s'apaise et que sa soif s'étanche

Lorsque viendront les mauvais jours !

Mais tout métier n'a pas de masse de retraite
Pour prévenir la grève ou les infirmités.
Que de vieux travailleurs qu'on délaisse ou maltraite
Vont mendier dans les cités !

Quand donc nos gouvernants, des fils de l'industrie
Prendront-ils en pitié la suprême douleur ?

Quand donc la main qui tient le sort de la patrie
Viendra-t-elle presser la leur ?

Le commerce est mon seul maître ;
Aussi sais-je, en vrai tanqueur,
A le bien servir tout mettre :
Bras et jambes, tête et cœur !



LA LAITIÈRE

Ma pauvre vache est amaigrie ;
Les loups déciment mes brebis.
Ah ! quel deuil dans la bergerie
Et que d'angoisses j'y subis !
Tous les matins, coûte que coûte,
A l'heure où danse le follet,
Il faut, seule, me mettre en route
Pour la ville où je vends mon lait.

Que de fois, par l'heure trompée,
Traversant des chemins affreux,
J'arrive de sueur trempée
Avant que le jour brille aux cieux.

Ah ! que l'aube à paraître est lente,
Quand la froide bise d'hiver
Glace ma peau moite et brûlante !
J'ai froid et chaud comme en enfer.

Enfin, le jour luit sur la ville,
Ruche immense endormie encor.
Je cours alors, abeille agile,
De corridor en corridor.
Et, grand'maman ou fille accorte,
Friande de beurre et de lait,
Chaque pratique sur sa porte
Vide à l'envi mon tonnelet.

Dès que ma vente est terminée
Je vais donner, à plein couffin,
La pitance de la journée
A mes animaux morts de faim.
Ah ! quel régal, pauvres bestioles !
Chèvres, brebis et boucs velus,
Voici du son, des féverolles !
Mais ma vache ne mange plus.

Puis le caillé, puis la recuite
Absorbent mon temps et mon soin.
Puis, à la ville, il faut ensuite
Aller les vendre... et c'est si loin !

Puis, rentrée à peine à la crèche,
Au lieu de songer au repos,
Aux champs où pousse l'herbe fraîche
Il faut conduire les troupeaux.

Je travaille donc sans relâche
Jusques au coucher du soleil.
Dès minuit, je reprends ma tâche
Après cinq heures de sommeil.
Voilà mon métier et ma vie,
De fatigue et de soucis pleins.
Personne ne me les envie
Et moi, jamais je ne m'en plains.



LE TAPISSIER

AIR : *Faites un roi, faites un roi.*

Dussé-je encore, en prenant la parole,
M'ouïr crier : « Taisez-vous, raisonneur ! »
Chacun saura qu'ici-bas de mon rôle
Je m'étais fait un chapitre d'honneur.
Je m'étais dit : des biens que Dieu fait naître
Allons orner les plus pauvres maisons.
L'art et le luxe engendrent le bien-être :
Par le bien-être et l'art civilisons.

Me voilà bien déçu, je le confesse.
L'âge a tué mes rêves généreux.

L'état charmant qu'à regret je professe,
Vend ses trésors à l'orgueil des heureux.
Le peuple en souffre . . . et la haine peut-être
Souffle en son sein de funestes poisons.
L'art et le luxe engendrent le bien-être :
Par le bien-être et l'art civilisons.

Certe, il est beau de voir aux Tuileries
L'or éblouir la pensée et les yeux,
D'y voir flotter, comme des rêveries,
L'épais velours et le damas soyeux.
Mais au grenier l'on pleure . . . à la fenêtre
La vitre manque et l'âtre est sans tisons.
L'art et le luxe engendrent le bien-être :
Par le bien-être et l'art civilisons.

Le riche seul de mes talents dispose.
Sur des fauteuils élégants il s'assied,
Sous des rideaux mollement il repose,
De chauds tapis s'étendent sous son pied.
Même des champs, dont l'or l'a rendu maître,
Lui seul a droit de fouler les gazons.
L'art et le luxe engendrent le bien-être :
Par le bien-être et l'art civilisons.

Le peuple fuit ses mansardes malsaines
Pour se livrer à de grossiers plaisirs :

Il s'y plairait s'il n'y trouvait des peines,
Car le bien-être épure les désirs.
Mais la souffrance avec l'hiver pénètre
Sous ces murs nus, plus froids que des prisons !
L'art et le luxe engendrent le bien-être :
Par le bien-être et l'art civilisons.

Justifiant, d'ailleurs, par mille exemples
La soif qu'il a des produits de notre art,
Le peuple, au front des palais et des temples,
Nous voit du luxe arborer l'étendard.
Du Dieu de Job et des pauvres, le prêtre,
Tout cousu d'or, chante les oraisons.
L'art et le luxe engendrent le bien-être :
Par le bien être et l'art civilisons.

Donnons l'exemple au peuple qu'on exploite.
Errant souvent sans pain et sans abris,
D'un œil haineux il admire et convoite
Les chars dorés, les splendides lambris.
Pour tout sentir, aussi pour tout connaître,
Le peuple aurait d'excellentes raisons.
L'art et le luxe engendrent le bien-être :
Par le bien-être et l'art civilisons.

On me dira : « Trop de luxe effémine. »
Trop de misère, en revanche, abrutif.

Or, dans nos mœurs, ce double excès domine :
Crésus regorge, et le pauvre pâtit.
Mais, fort de droits qu'on ne peut méconnaître,
Il veut la part que nous lui refusons.
L'art et le luxe engendrent le bien-être :
Par le bien-être et l'art civilisons.



L'ECUYÈRE

Pour l'amazone sans rivale,
Pour la jeune écuyère, hurra !
Nul dans l'arène n'atteindra
Le vol ardent de sa cavale.

Hourra ! les fleurs et les bravos
Enivrent les chevaux.

Elle vient, résonnez, trompettes.
Par ses beaux yeux ensorcelé,
Le parterre s'est ébranlé
Comme la mer dans les tempêtes.

Hourra ! la voilà qui s'élance !
Son sein brille, bardé de fer :
C'est la fille de Jupiter
Qui porte le casque et la lance.

Puis, c'est Diane chasseresse
Qui décoche, au travers du bois,
Les flèches d'or de son carquois
Contre les cerfs que son chien presse.

C'est une sylphide aux longs voiles ;
C'est le follet, c'est le zépher
Aux ailes d'ambre et de saphir ;
C'est la nuit au front ceint d'étoiles.

C'est Sapho, chantant sur la lyre
L'amour qui la tue et la fuit ;
C'est la Fortune, éclair qui luit
Et qui tente notre délire.

C'est l'aurore dont la prunelle
De nos monts pourpre le sommet ;
C'est la houri de Mahomet,
Dont la jeunesse est éternelle.

Et toutes ces métamorphoses,
Son agilité d'écureuil

Les accomplit en un clin-d'œil
Et sous un déluge de roses.

Hourra ! c'est la grande voltige !
Et sous les yeux des assistants,
Au bruit des cuivres éclatants,
Elle passe comme un vertige.

Comme la sibylle de Cume,
Elle tord son corps pantelant
Sur sa cavale, dont le flanc
Coule de sueur et d'écume.

Tout-à-coup, de la selle à terre
Elle glisse comme le vent,
Et disparaît en soulevant
L'enthousiasme du parterre !

Hourra ! Les fleurs et les bravos
Enivrent les chevaux !



LE BUCHERON

LES ENFANTS DU BUCHERON.

Père, père ! est-ce vous, enfin ?
Il fait froid ; la nuit nous assiège,
Et les loups rôdent sur la neige . . .
Nous avons peur, nous avons faim !
Père, père ! est-ce vous, enfin ?

LE BUCHERON.

Enfants, enfants ! ouvrez la porte ;
Venez vite sur mes genoux,

Et soyez heureux, car j'apporte
Du pain et des baisers pour tous.
Pourquoi pleurer en mon absence ?
Quoi ! les enfants du bûcheron
Ont douté de la Providence
Qui protège le moucheron ? . . .

LES ENFANTS.

Père, donnez-nous vos outils.
D'où vient que la fatigue incline
Votre front sur votre poitrine ?
Bon père, à vos pauvres petits
Donnez vite ces lourds outils !

LE BUCHERON.

L'âge et non la fatigue courbe
Mon front chauve, ô doux ingénus !
Embrassez ce fagot de tourbe,
Et réchauffez vos blonds pieds-nus.
Et votre sœur, qui dans son linge
Tour à tour pleure et me sourit,
Avez-vous eu soin de cet ange,
De la chèvre qui la nourrit ?

LES ENFANTS.

Si vous nous laissez seuls chez nous,
Les loups dévoreront la chèvre
Dont le sein verse à notre lèvre
Un lait si blanc, un lait si doux.
Père, bon père, emmenez-nous ?

LE BUCHERON.

Enfants, lorsque les forêts sombres
Poussent des sanglots déchirants ;
Quand les rocs, comme des décombres,
Sont balayés par les torrents,
C'est à peine si votre père,
Vivant, échappe à ces horreurs !...
Ah ! restez dans notre chaumière,
Et calmez ces folles terreurs.

LES ENFANTS.

Bon père, avons-nous peur, alors
Qu'avec nous vivait notre mère ?
Maintenant dans le cimetière
Elle est couchée avec les morts...
Oh ! nous n'avions pas peur, alors !

LE BUCHERON

Enfants, la douce et pure femme
Dont le sein vous donna le jour,
Veille encor sur vous, et son âme
Vous abrite de son amour.
Le fardeau trop lourd de la vie,
Hélas ! fit fléchir ses genoux.
Mais celui qui nous l'a ravie,
Dieu la remplace auprès de nous ! . . .

LES ENFANTS.

Père, pourquoi tant nous choyer ?
Menez-nous aux forêts prochaines
Abattre avec vous de grands chênes
Pour brûler à notre foyer ! . . .
Père, menez-nous travailler.

LE BUCHERON.

Enfants, les plus frêles arbustes
Résisteraient à vos efforts.
Le travail veut des bras robustes :
Attendez d'être grands et forts.

Vous saurez trop tôt la misère ;
Et quand vous subirez sa loi,
Moi je garderai la chaumière,
Et vous travaillerez pour moi.

LES ENFANTS.

Père, vous nous contez toujours
Que le bûcheron de la Fable
Eut peur du spectre redoutable
Qu'il appelait à son secours.
La mort nous fait donc peur toujours ?

LE BUCHERON.

Toute âme pure, forte et fière,
Enfants, ne craint pas le trépas.
De votre pénible carrière
Son œil épîra tous les pas ;
Lorsque vous l'aurez accomplie,
Vous verrez le spectre debout.
Mais si vous l'avez bien remplie,
Dieu vous tendra les bras au bout !

LA MATELASSIÈRE

Dans son nuage de poussière,
J'aime à voir la matelassière,
La fille aux joyeuses chansons,
Dont raffolent tous nos garçons.
Tout le jour elle bat la laine ;
Tout le jour sa voix forte et pleine
Chante : « Tra la deri dera.

« Moi, de mon métier je suis fière.

« Je suis belle, et qui me voudra,

« Matelassière

« M'épousera ! »

Ah ! plus d'un amoureux Tantale,
Lorsqu'en plein soleil elle étale

Ses attraits et ses matelas,
L'épie... et pousse des hélas !
Sûre que chacun la regarde,
La brune et robuste gaillarde
Chante : « Tra la deri dera.
« Moi, de mon métier je suis fière.
« Je suis belle, et qui me voudra,
 « Matelassière
 « M'épousera ! »

Un riche, un jour, lui dit : « Ma brune,
Je mets à vos pieds ma fortune,
Je mets mon cœur à vos genoux
Pour un simple baiser de vous. »
A cette offre, à cette prière,
L'enfant, sourde comme une pierre,
Chantait : « Tra la deri dera.
« Moi, de mon métier je suis fière.
« Je suis belle, et qui me voudra,
 « Matelassière
 « M'épousera ! »

Il faut la voir quand son aiguille
Coud, rapide comme une anguille
Et luisante comme le feu,
Le coutil blanc rayé de bleu !

Plus l'aiguille passe et repasse,
Plus sa fraîche voix dans l'espace
Chante : « Tra la deri dera.
« Moi, de mon métier je suis fière.
« Je suis belle, et qui me voudra,
 « Matelassière
 « M'épousera ! »

Il faut la voir porter, par couples,
Ses matelas dodus et souples,
Si ronds, si moelleux au toucher
Que l'amour voudrait s'y nicher.
Elle, qui devine en quel songe
L'aspect de son travail nous plonge,
Chante : « Tra la deri dera.
« Moi, de mon métier je suis fière.
« Je suis belle, et qui me voudra,
 « Matelassière
 « M'épousera ! »

Mais on se marie à son âge.
Elle qui pour chaque ménage
A fait un nid, il faudra bien
Qu'un jour elle fasse le sien.
L'amour y compte, car elle aime.
Et c'est dans ce but qu'elle même
Chante : « Tra la deri dera.

« Moi, de mon métier je suis fière.
« Je suis belle, et qui me voudra,
« Matelassière
« M'épousera ! »

(C. 2)

LE FABRICANT D'ALLUMETTES

Vers l'oubli le temps entraîne
Briquet, silex, amadou.
L'allumette est seule reine ;
Messieurs, qui de vous m'étrenne ?
J'en vend deux cents pour un sou !

Allons, fumeur, marmiton, ménagère,
Munissez-vous, la dépense est légère.
Semant partout mes produits merveilleux,
Par les cités, par les campagnes j'erre,
Et nul n'est sourd à mon appel joyeux.

Leverrier trouve un astre arithmétique :
« Bravo ! bravo ! » dit la presse sceptique ;

« Des cieux sa gloire envahit la hauteur ! »
Mais savons-nous du briquet phosphorique
Quel est l'obscur et sublime inventeur ? . . .

Combien de doigts, on s'en souvient encore,
Furent meurtris par le briquet sonore ! . . .
Fêtez, messieurs, le bienfait qu'on me doit.
Veut-il du feu ? l'homme, grâce au phosphore,
Dit, comme Dieu : « Que la lumière soit. »

Mon industrie est chose encor nouvelle.
Elle est déjà, pourtant, universelle ;
Elle a, du monde, en deux ans fait le tour.
L'Arabe même, à tout progrès rebelle,
Dans sa gourbi l'accueille avec amour.

J'entends parfois, pasteur peu charitable,
Notre curé qui damne son semblable.
Moi, je proteste au nom de mon état :
N'aurais-je pas la pratique du diable
S'il était vrai que l'enfer existât ?

L'enfer, c'était ces bûchers dont Voltaire
Avait éteint à demi le cratère,
Et que le peuple a si bien étouffés.
Que l'allumette illumine la terre
De feux de joie au lieu d'auto-da-fés !

LE VERRIER

La Muse s'est toujours montrée
Trop oublieuse à notre égard.
Jamais sa parole inspirée
N'a daigné célébrer notre art.
Romain ou Gaulois, le trouvère
Chanta le vin à plein gosier
Sans dire un seul mot de son verre.
Chantons le rôle et la gloire du verre,
Chantons le verre et le verrier,

On a des vieilles basiliques
Vanté les vitraux éclatants.
On garde, comme des reliques,
Les gravures d'un autre temps.

De ces chefs-d'œuvre qu'on révère,
Si l'avenir reste héritier,
C'est qu'ils étaient sur ou sous verre.
Chantons le rôle et la gloire du verre,
Chantons le verre et le verrier.

Copernic, Képler, Galilée,
Nous ont révélé l'univers,
Et leur couronne est étoilée
Des soleils qu'ils ont découverts.
Mais, entre les cieus et la terre,
Qui leur a servi d'escalier,
Si ce n'est notre art et le verre ?
Chantons le rôle et la gloire du verre,
Chantons le verre et le verrier.

Le verre, soluble et ductile,
Se façonne en vase charmant ;
Miroir, il devient meuble utile
Autant que splendide ornement.
Quand de nos yeux l'éclat s'altère,
Qui pourrait y remédier
Sinon les besicles en verre ?
Chantons le rôle et la gloire du verre,
Chantons le verre et le verrier.

Ainsi donc, au commun bien-être
Rien ne concourt plus que nos bras.

Ouverte au jour, notre fenêtre
Reste pour nous close aux frimas.
Enfin, créant son phalanstère,
N'a-t-on pas vu le vieux Fourier
L'entourer d'un rideau de verre ?
Chantons le rôle et la gloire du verre,
Chantons le verre et le verrier.

Le grand art de la verrerie,
Introduit chez nous par Colbert,
Est une mortelle industrie
Pour le travailleur qui la sert.
Nos fourneaux, immense cratère,
Font un volcan de l'atelier
Où nous brassons les flots du verre.
Chantons le rôle et la gloire du verre,
Chantons le verre et le verrier.

Mais c'est en vain que le soufflage
Epuise l'air dans nos poumons ;
Qu'un tube enfle notre visage
Bouffi comme ceux des démons.
L'avenir nous rit, moins sévère,
Et la vapeur aux bras d'acier
Va sous son joug ployer le verre.
Chantons le rôle et la gloire du verre,
Chantons le verre et le verrier.

LA PIQUEUSE

Je suis piqueuse et vive mon métier,
Bien qu'il me condamne à la chambre
Depuis janvier jusqu'en décembre,
C'est-à-dire l'an tout entier.
Je suis piqueuse et vive mon métier !

Mais, direz-vous, en quoi consiste
Ce métier que vous vantez tant ?
Oh bien ! soyez vite content.
C'est tout simple : d'abord, l'artiste
Double et, dans un grand cadre, tend
Son étoffe, indienne ou batiste.

D'un lit égal d'ouate fine
Elle bourre, après, tous les points
En l'amincissant vers les coins ;
Puis l'aiguille agile termine
L'ouvrage, en fixant points par points
Les figures qu'elle y dessine.

Ainsi, de cercles, de losanges,
Mesdames, je sème pour vous
Vos chaudes robes de dessous,
Vos couvre-pieds aux longues franges,
Où l'hiver amortit ses coups,
Où vous dormez comme des anges.

Mais aussi de quoi me plaindrais-je ?
Pour supporter la pauvreté
J'ai la jeunesse et la santé ;
Et sous le toit qui me protège,
Je brave en paix les feux d'été
Et l'hiver couronné de neige !

Combien de mes sœurs en couture
Ne jouissent pas comme moi
De la liberté du chez soi ?
Robe piquée ou couverture,
Vienne donc le travail, ma foi !
Et prions bien Dieu pour qu'il dure !

LE TONNELIER

AIR : *Un jour le bon Dieu s'éveillant.*

Alerte, apprentis tonneliers,
Venez ceindre vos tabliers.
Pour bien commencer la journée,
Que la pipe soit rengainée,
Et qu'on entame à l'unisson
Et la besogne et la chanson.

Mêlons nos voix au bruit de l'herminette :
Fêtez, mes enfants, fêtez ma chansonnette.

Vous ignorez, j'en suis certain,
Combien est beau votre destin.
Tout en rabotant ma douelle,

Souffrez que je vous le révèle,
Et vous verrez, mes bons amis,
D'en être fier qu'il est permis.

Faute de mieux, je m'en fais le poète ;
Fêtez, mes enfants, fêtez ma chansonnette.

D'abord, au sein de nos tonneaux,
La joie a mis ses arsenaux.
Bacchus, le Dieu qui nous patronne,
Prit une barrique pour trône :
Et puisque, depuis les Romains,
Son culte revit par nos mains,

Un jour au ciel il faut qu'il nous admette ;
Fêtez, mes enfants, fêtez ma chansonnette.

Et de nos jours, ne voit-on pas
Bacchus présider aux combats ? . . .
Ne voit-on pas la cantinière
A son cou, comme un scapulaire,
Suspendre un baril de liqueur
Qui verse l'ivresse au vainqueur,

Et rend la vie au mourant qui le tête ?
Fêtez, mes enfants, fêtez ma chansonnette.

Couvrant d'un superbe mépris
Les palais aux riches lambris,
Dans une tonne, Diogène

Vécut amoureux du sans-gêne.
Content de sa part de soleil,
Là, de tout royal appareil
Le vieux cynique insultait l'étiquette.
Fêtez, mes enfants, fêtez ma chansonnette.

Vous voyez donc, chers apprentis,
Quel lustre dore nos outils !
La muse, la fable et l'histoire
Parlent d'eux à leur auditoire !
Chargés par nous sur des vaisseaux,
Partout les vins de nos coteaux
Vont égayer notre pauvre planète.
Fêtez, mes enfants, fêtez ma chansonnette.

Enfants, en cerceaux, sous vos doigts,
Du châtaignier courbez le bois.
Nouveaux tonneaux des Danaïdes,
Si nos poches sont toujours vides,
La fortune nous tend la main,
Et, pour l'arrêter en chemin,
Dieu, pour chacun, crée une chance honnête.
Fêtez, mes enfants, fêtez ma chansonnette.



LE BERGER

La neige fond dans les vallées,
Le soleil rit aux gazons verts,
Et de pervenches étoilées
Les bords de nos lacs sont couverts.
Désertons nos étables chaudes ;
Allons vivre aux champs émeraudes,
De marguerites diaprés.

Et you ! mes brebis fidèles,
Paissez les herbes nouvelles
Qui fleurissent dans les prés.

Pendant l'été sur les montagnes,
Pendant l'hiver sous le chalet,

Mes brebis, mes blanches compagnes,
Me nourrissent de leur doux lait.
Après la saison des orages,
Je les mène aux gras pâturages
Dont le froid nous avait sevrés.
Et you ! mes brebis fidèles,
Paissez les herbes nouvelles
Qui fleurissent dans les prés !

Le soir, quand les agneaux folâtres
Dorment sous le sein maternel,
Les grands feux qu'allument les pâtres
Éclairent les monts et le ciel.
C'est l'heure où les chiens sur la neige
Rôdent, épiant le manéage
Des loups qu'ils ont de loin flairés.
Et you ! mes brebis fidèles,
Paissez les herbes nouvelles
Qui fleurissent dans les prés.

Tandis qu'à ces brebis chéries
Le temps fait d'épaisses toisons,
De silence et de rêveries
Je vis, couché sur les gazons.
Mais parfois le désert me pèse :
Par des désirs que rien n'apaise,
Mes calmes jours sont altérés.

Et you ! mes brebis fidèles,
Paissez les herbes nouvelles
Qui fleurissent dans les prés !

C'est qu'aux pasteurs des temps antiques
Nous sommes loin de ressembler ;
C'est qu'on voit, sous nos toits rustiques,
La misère nous accabler.

Nos vieillards, nos femmes, nos filles,
Ignorants, couverts de guenilles,
Sont souvent tristes et navrés.

Et you ! mes brebis fidèles,
Paissez les herbes nouvelles
Qui fleurissent dans les prés.

Ah ! dans les villes fortunées,
Nous savons qu'on regarde encor
Nos malheureuses destinées
Comme un reste de l'âge d'or.
Où sont vos amours et vos fêtes,
Heureux bergers, que des poètes
Les chants divins ont célébrés ?

Et you ! mes brebis fidèles,
Paissez les herbes nouvelles
Qui fleurissent dans les prés !

Oui, tout sauvages que nous sommes,
Nous souffrons de vivre exilés,

Et vers le cœur des autres hommes
Nos cœurs se sentent appelés.
Dans nos bonheurs et dans nos peines,
Contre des poitrines humaines
Nos cœurs voudraient être serrés !
Et you ! mes brebis fidèles,
Paissez les herbes nouvelles
Qui fleurissent dans les prés !



LA NOURRICE

Je suis née aux champs tranquilles
Où l'air est sain, le soleil chaud,
Où les filles sont nubiles ·
A quinze ans . . . et même plutôt.
J'étais belle et de bonne heure
L'hymen gonfla mes seins de lait ;
Et depuis j'eus un nid complet
De nourrissons dans ma demeure.

Toujours quelque enfant chéri
Boit la vie à mes mamelles ;
Ces sources jumelles
N'ont jamais tari.

Quand mon aîné vint au monde
Et qu'il me fallut le nourrir,
Mon sein, du lait qui l'inonde
Souffrit tant que j'en crus mourir.
Dieu voulut qu'alors, mon frère
Restât veuf avec un poupon.
Je pris son fils sous mon jupon
Et je devins doublement mère.

J'eus un enfant, deux, trois, quatre.
Mon sein coulait abondamment
Et fils de riche ou de pâtre,
Ne pâtirènt pas un moment.
Je fus la plus renommée
Pour la propreté des maillots,
Pour la blancheur de mes poulots
Et pour leur figure embaumée.

Les enfants !... je les adore.
Que Dieu daigne m'en envoyer.
J'ai pour eux du lait encore
Et leur bruit charme mon foyer.
Ma douleur la plus amère,
Celle qui m'a toujours navré,
C'est lorsqu'un enfant est sevré
Et qu'il faut le rendre à sa mère.

Ah ! qui dira mes nuits blanches,
Mes soins et mon souci cruel ?
Adieu fêtes et dimanches :
Rien qu'un travail perpétuel !
Mais pour ma vie ai-je à craindre ?
Est-ce que je manque un repas ?
Si donc, c'est mon rôle ici-bas
Pourquoi m'en vanter ou m'en plaindre ?

Oui, je me voue à ces choses,
Et je n'y perds pas mes efforts :
De vingt enfants frais et roses,
J'ai fait vingt gaillards grands et forts.
L'un tire au sort cette année,
L'autre se marira demain.
Ah ! qu'à tous Dieu tende la main
Et bénisse leur destinée.

Toujours quelque enfant chéri
Boit la vie à mes mamelles ;
Ces sources jumelles
N'ont jamais tari.



LE CORDIER

AIR : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

Mes amis, quel rude service !
Tresser des câbles courts ou longs,
Et, comme la mère écrevisse,
Marcher toujours à reculons !
Pour calmer l'ennui qui m'opresse
Chantons ce refrain nonchalant :
Dans le métier que je professe,
On n'avance qu'en reculant.

Mais aujourd'hui le soleil brille.
Je sens son généreux regard

Réchauffer à travers la grille
L'ombre humide de mon hangar.
Il fait bon sous cette caresse
Filer le chanvre d'un pas lent.
Dans le métier que je professe
On n'avance qu'en reculant.

A qui ne suis-je pas utile ?
Je le demande avec orgueil.
Par moi le bras le plus débile
De lourds fardeaux charge le treuil.
Les cordeaux qu'en longs fouets je tresse
Guident le coursier turbulent.
Dans le métier que je professe,
On n'avance qu'en reculant.

C'est par moi que sur sa voiture
Le roulier serre les ballots ;
Qu'au cou de sa lourde monture
Il suspend ses légers grelots.
Des ponts qu'en l'air le maçon dresse,
C'est moi qui file le palan.
Dans le métier que je professe
On n'avance qu'en reculant.

Je préside aux jeux de l'enfance.
Je ne sais pas de frais gamin

Qui, pour fêter une vacance,
N'ait une corde dans sa main.
Il saute, heureux de son adresse,
Ou lance au ciel le cerf-volant.
Dans le métier que je professe
On n'avance qu'en reculant.

Voyez ces forêts de cordages
Qui, suspendant la toile aux mâts,
Mènent, à travers les orages,
Nos vaisseaux dans tous les climats.
Leur solidité, leur souplesse,
On ne les doit qu'à mon talent.
Dans le métier que je professe,
On n'avance qu'en reculant.

Aussi, quoique de moi l'on rie,
Quelque obscur que je sois, je puis
Défier l'humaine industrie
De se passer de mes produits.
C'est là mon titre de noblesse :
J'ose le trouver excellent !
Dans le métier que je professe,
On n'avance qu'en reculant.



LE FOSSOYEUR

Enfin, du repos voici l'heure.
Comme le cimetière est noir !
Dans les cyprès l'hiver gémit et pleure ;
La voix des morts m'épouvante ce soir.
Qu'un peu de vin à mes pensées
Sourie à travers tout ce deuil.
Pour réchauffer mes mains glacées
Brûlons, brûlons ces débris de cercueil.

Deux vierges, mortes à l'aurore
De la jeunesse et de l'amour,
Dans ce cercueil que la flamme dévore,
Vinrent ici tomber le même jour.

De leur voile de fiancées
Le trépas leur fit un linceuil.
Pour réchauffer mes mains glacées
Brûlons encor ces débris de cercueil.

Ces débris, noirs de moisissures,
Couvraient un académicien.
Le pauvre peuple, à ses œuvres obscures,
Faute d'esprit, dit-on, ne comprit rien.
Mais elles furent encensées
Par l'héritier de son fauteuil.
Pour réchauffer mes mains glacées
Brûlons encor ces débris de cercueil.

On descendit un millionnaire
Dans ce bois criblé par les vers.
Son char splendide a vu toute la terre,
Et ses vaisseaux ont vu toutes les mers.
De poussière quelques pincées
Ont enseveli tant d'orgueil !
Pour réchauffer mes mains glacées
Brûlons encor ces débris de cercueil.

Ceux-ci renfermaient un jeune homme
Qui déserta son humble sort,
Qui, des grandeurs poursuivant le fantôme,
Fut arrêté par celui de la mort !

Que d'ambitions insensées
Se brisent contre cet écueil !
Pour réchauffer mes mains glacées
Brûlons encor ces débris de cercueil.

Un juste y dormit. C'est sa bière.
Aimant chacun, de tous aimé,
Il fut longtemps un bienfait pour la terre
Où, fleurs du ciel, ses vertus ont germé.
Aussi, que de larmes versées
Lorsque son corps passa ce seuil !...
Pour réchauffer mes mains glacées
Brûlons encor ces débris de cercueil.

Oui, consomons la planche immonde
Où, cédant au dernier sommeil,
Les parias et les grands de ce monde
Sont tous couchés sous un niveau pareil.
Là, plus de dignités blessées :
J'y fais à tous le même accueil.
Pour réchauffer mes mains glacées
Brûlons encor ces débris de cercueil.

Vous tous que le bonheur enivre,
Plaignez, mais ne repoussez pas
Le fossoyeur qui se condamne à vivre
Près des tombeaux, seul avec le trépas.

De pages par la mort tracées
Sa vie est un sombre recueil.
Pour réchauffer mes mains glacées,
Brûlons, brûlons des débris de cercueil.

Mais quoi ! déjà l'aube m'appelle ?...
Oui, voilà bien le jour qui luit.
Allons, à moi, ma pioche, à moi, ma pelle,
Je dormirai doublement cette nuit.
Si je ne chassais ces pensées
Je ne fermerais jamais l'œil.
Pour réchauffer mes mains glacées
Brûlons toujours des débris de cercueil.

QUELQUES NOTES

QUELQUES NOTES

LE GUINGUETTIER

Le vieux drapeau de la patrie
Sur mon toit flotte dans les airs.

Dans notre Midi, la guinguette diffère essentiellement de ce qu'on appelle le cabaret ou la taverne dans les villes du Centre ou du Nord. La guinguette est en quelque sorte une maison de campagne publique où se réunissent, chaque dimanche et chaque jour de fête, les ouvriers que les affaires ou le travail emprisonnent dans la ville pendant la semaine. C'est presque toujours une blanche villa bâtie au bord de la mer, qu'un drapeau tricolore signale de loin aux promeneurs. Des familles entières y dînent souvent à l'ombre des treilles ; et rien n'est gai à voir ni curieux à étudier comme le contraste qui s'y établit entre les joies modestes et paisibles du citadin et les refrains bruyants et les prodigalités extravagantes du matelot, ce bohémien de l'univers, qui se repose aujourd'hui

sur la rive qu'il a saluée le matin, et qui reprendra demain sa course aventureuse à travers l'océan.

Il m'a semblé tout naturel de placer à la tête de mon bataillon industriel le guinguettier chez qui se rassemble et fraternise le prolétariat, sous ses trois aspects principaux : l'ouvrier, le matelot et le soldat.

LE TAILLEUR DE PIERRES

Cinq mois dans nos villages,

Dans le Nord, les tailleurs de pierre et les maçons émigrent de leurs villages au début du printemps et se répandent dans les grandes villes. Dès que l'hiver ferme les chantiers, ces travailleurs intrépides regagnent leur chaume natal et partagent avec la famille leurs épargnes de l'été. Ces épargnes seraient certainement insuffisantes à leurs besoins, pendant les cinq mois les plus rigoureux de l'année, s'ils ne trouvaient pas, dans leurs villages même, à utiliser leurs bras et leur talent à des travaux de détail dont l'exécution n'a pas besoin du concours des beaux jours et de l'indispensable sécurité qu'ils apportent aux grandes entreprises de maçonnerie.

Un roi par nos ancêtres...

Les adeptes d'une certaine secte du compagnonnage font remonter l'origine de leur société à la construction du temple de Salomon.

LE BOULANGER

Le bouquet de pommes de pin
Flambe à chaque fournée.

Dans les localités où les boulangers chauffent leurs fours avec des fascines de pin, la légende du métier a consacré l'usage de brûler, avant chaque fournée, un fagot des fruits de cet arbre : formalité sans laquelle, d'après la susdite légende, la pâte ne revêtirait jamais cette belle couleur bistrée qu'elle tient uniquement du degré précis de chaleur auquel l'expose une main habile et sûre.

L'IMPRIMEUR

Leurs nobles rangs qu'un saint amour resserre
Ont Béranger, le roi des gais rimeurs ;
Ils ont Franklin, etc.

On sait que Franklin, l'inventeur du paratonnerre, et Béranger, ont été imprimeurs. Hégésippe Moreau l'était aussi.

LE MATELOT

Veille, veille au grain, matelot.

Veille au grain, dans le vocabulaire maritime, n'a pas que sa signification propre. Cette locution s'applique, par extension, aux dangers de tout genre dont l'existence des gens de mer est semée.

Marchons tout droit à leur rencontre.

Les marins désignent cette manœuvre par cette formule, à la fois si originale et si énergique : *Piquer dans le lit du vent*.

LE MINEUR

La fusillade a seule répondu.

Cet épisode de la grève des mineurs de Saint-Etienne et d'Anzin a eu, dans la presse française, trop de retentissement pour que je croie devoir en rappeler ici les sanglants et déplorables détails.

LE MENUISIER

Aux nœuds de pin livrons bataille.

Les nœuds du pin sont la terreur des ouvriers qui travaillent le bois. Ils sont si durs et si rebelles au rabot, qu'ils en ébrèchent le morfil à chaque instant. Une légende provençale dit que saint Joseph, le divin charpentier, à l'heure de la mort, enveloppa d'un immense pardon tout ce qui l'avait fait souffrir sur la terre ; mais que les nœuds de pin ne furent pas compris dans cette suprême absolution.

J'ai dit dans la préface de ce livre que la crainte d'être monotone m'avait forcé de ne chanter que les principaux métiers. En effet, une des premières chansons que je fis, fut celle du scieur-de long. Elle commençait ainsi :

Au travail, scieurs joyeux,
Nous ne marchons que par couples.
Notre état veut des reins souples,
De bons bras et de bons yeux.
Coupons en planches amincies
Les troncs des grands végétaux :
Dans les ifs et les ormeaux
Enfonçons les dents des scies.

Orientons en ce lieu
Nos grèles échafaudages,
Et hissons-y ces bordages
Qu'il faut refendre au milieu.
Qu'au travail nos mains endurcies
Demandent encor du pain ;
Dans le chêne et le sapin
Enfonçons les dents des scies. etc.

J'ai dû supprimer cette chanson du recueil, parce qu'elle présentait une certaine analogie avec celle du menuisier.

LE PERRUQUIER

Le sceptre et la croix

Voir l'admirable article de Jean Reynaud sur l'histoire de la barbe, publié dans l'*Encyclopédie nouvelle*, tome II, page 411.

Et le fauteuil héréditaire
Au dossier sculpté
Où, bonne fille et familière,
La noble muse de Molière
Puisa sa gaité.

* Il existe dans notre petite commune un grand fauteuil de bois auquel la tradition constante a conservé

« le nom de *fauteuil de Molière*. Sa forme atteste son
« antiquité. L'espèce de vénération attachée au nom
« qui lui fut donné par les contemporains de Molière
« l'a suivi chez les divers propriétaires de la maison où
« on le montre encore aux dévoués admirateurs du père
« de la comédie française. Voici ce que les Nestor du
« pays racontent : ils disent qu'au temps où Molière
« habitait Pézénas, il se rendait assidûment tous les
« samedis, jour de barbe et de marché, dans l'après-
« diner, chez un barbier de cette ville, dont la bou-
« tique était le rendez-vous des oisifs, des campagnards
« du bon ton de l'époque, et des fashionables qui al-
« laient s'y faire calamistrer. C'est d'ailleurs un fait
« incontesté, qu'avant l'établissement des cafés dans
« les petites villes, c'était chez les barbiers que se
« débitaient les nouvelles, que l'historiette du jour
« prenait du crédit, et que la politique épuisait ses
« combinaisons. Le susdit grand fauteuil occupait le
« milieu d'un lambris qui revêtait, à hauteur d'homme,
« l'intérieur de la boutique du barbier Gelly. » (Cail-
hava, *Etudes sur Molière*, page 305.)

J'ajouterai, comme luxe de justification des vers placés en tête de cette note, que dans presque toutes les boutiques de barbier de notre Midi, le fauteuil où l'on fait la barbe aux habitués du lieu est taillé sur le modèle du *fauteuil de Molière*.

LE PÊCHEUR

Apparais-nous sur l'arc-en-ciel.

Les peintures naïves et touchantes que les pêcheurs de la Méditerranée suspendent aux pieds de la Mère du Christ, la représentent ordinairement assise sur l'arc-en-ciel ou sur un nuage lumineux, tendant son bras sauveur aux naufragés. J'ai vu, sur les promontoires de la côte, des chapelles dédiées à la *Maris stella*, entièrement tapissées de ces *ex-voto*, gages d'une foi sans bornes, d'une piété et d'une reconnaissance inaltérables. Il n'est peut-être pas un seul pêcheur qui n'ait déposé un *ex-voto* aux pieds de la Vierge, parce qu'il n'est pas un pêcheur qui, au moins une fois dans sa vie, n'ait échappé comme par miracle à quelque péril imminent.

LE CONSCRIT

J'ai composé cette chanson sur l'air du chœur des *Huguenots*, devenu populaire aujourd'hui, afin que, quand on la chantera, le chœur puisse accompagner le coryphée d'un bout à l'autre des couplets, les vers qui forment ces couplets n'étant qu'une réponse au refrain général ou le provoquant à chaque mot.

En regard de la chanson du vieux soldat qui a passé sa vie au régiment et qui va la finir aux Invalides, ne comprenant pas qu'il puisse y avoir au monde d'autre amour que celui du drapeau et d'autre vertu que l'honneur militaire, j'ai dû nécessairement mettre la chanson du pauvre conscrit que le recrutement arrache brusquement à son pays, à sa famille et aux travaux des champs, et que la destinée inexorable emprisonne dans quelque garnison où il mourra nostalgique en pleurant sa fiancée et sa chaumière.

Il est certes bien permis d'espérer que dans l'organisation des futures sociétés humaines, telles que les rêve notre idéal de fraternité universelle, l'armée deviendra une superfluité. L'avenir s'étonnera que les nations civilisées de l'Europe aient été obligées d'entretenir, en plein dix-neuvième siècle, d'aussi formidables armées pour se défendre non-seulement l'une de l'autre, mais encore d'elles-mêmes. C'est là, en effet, le plus éclatant et le plus douloureux démenti donné à la sainte devise que nous avons voulu inaugurer sur le drapeau de toutes les nationalités contemporaines.

LE LABOUREUR

. Le cœur de l'Europe
De honte et de faim a saigné.

Allusion à la disette de 1846 qui a soulevé de si légitimes alarmes dans toute l'Europe occidentale ; qui

a fait naître, même au sein de la France, de si déplorables désordres.

LA VIVANDIÈRE

Quand la lourde poste aux choux.

On appelle *poste aux choux* l'embarcation qui porte tous les matins les vivres de l'équipage à bord des navires en rade.

LE CANUT

Mais l'immortel Jacquard...

« On ne peut voir sans admiration, dans les métiers montés d'après le système Jacquard, les dessins les plus riches et les plus variés, sortir comme par enchantement de l'entre-croisement des fils de la chaîne et de la trame pendant qu'une longue série de cartons assemblés, à charnières mobiles, marche progressivement en laissant passer au travers des trous dont ils sont percés, et en arrêtant tour à tour des pointes qui se meuvent lorsque l'on soulève un certain nombre de fils correspondants de la chaîne.

« Le métier à la Jacquard est l'expression la plus avancée de l'industrie du tissage, et tout porte à croire que cette industrie n'a plus guère à espérer que des progrès de détail si on la considère comme limitée à la production d'étoffes analogues à celles qui sont fabriquées aujourd'hui. » (L. Lalanne. *Encyclopédie nouvelle*, 8^e vol., pag. 500.)

« Avant l'invention de Jacquard, les canuts formaient une population chétive, rabougrie et déformée, obligée qu'elle était de ployer et de contourner son pauvre corps sur l'informe métier qui tissait la soie. Et cependant Jacquard s'est vu, de son vivant, poursuivi par la haine des ouvriers routiniers !... Aujourd'hui le vieux canut est un type effacé. Le canut de nos jours est sain et vigoureux, et Jacquard a sa statue sur une de nos places. Ce qui n'empêche pas que le canut soit le plus malheureux des travailleurs modernes ; car la misère l'étreint à la gorge, et rien n'est plus douloureux que de voir l'or et la soie, qu'il mêle comme les plus riches nuances de l'arc-en-ciel, contraster avec l'affreux dénûment de la mansarde où s'allanguit sa pauvre famille. » (Léon Poitel, éditeur de la *Revue du Lyonnais*.)

Un jour on nous a vus, de faim prêts à mourir.

C'est en 1831. Les canuts ruinés et affamés par un long chômage demandèrent du pain les armes à la

main, n'ayant pu en obtenir par aucun autre moyen. Ils avaient inscrit sur leur drapeau cette devise :

« Vivre en travaillant ou mourir en combattant. »

On les mitrailla sur les places et sur les ponts de Lyon.

LE CANTONNIER

Le cantonnier cailloute.

Je demande pardon pour ce néologisme. Je n'ai pas trouvé dans notre langue d'équivalent au verbe *caillouter* des cantonniers provençaux, et j'ai préféré l'employer dans sa crudité technique plutôt que de délayer dans une périphrase l'idée qu'il représente si clairement.

LE TEINTURIER DÉGRAISSEUR

Grâce à deux bains de cochenille.

Les cochenilles en question sont de petits insectes d'Amérique dont le suc produit l'écarlate. On mêle le suc de cochenille et le campêche afin d'obtenir des teintures rouges plus ou moins foncées.

LE VERRIER

Un tube enfle notre visage.

L'état actuel de l'industrie du verre laisse encore beaucoup à désirer en ce qui concerne le sort des ouvriers. Soumis à un feu intense et à un exercice violent, obligés d'expirer de leurs poumons l'air nécessaire à l'insufflation de la matière encore molle, ces hommes ne peuvent résister qu'autant qu'ils sont doués d'une santé et d'une force musculaire à toute épreuve. Il faut espérer que l'influence d'une philanthropie éclairée parviendra à adoucir ces rudes travaux en substituant, comme on l'a récemment proposé, à l'action immédiate de l'ouvrier dans ce qu'elle a de plus pénible, celle d'appareils ingénieusement combinés. (L. Lalanne, *Encyclopédie nouvelle*, tom. 8, pag. 647.)

LE TONNELIER

. . . En cerceaux, sous vos doigts,
Du châtaignier courbez le bois.

La tonnellerie emploie à la confection des cerceaux dont elle cerce le flanc des barriques dites *bordelaises* les branches jeunes et encore flexibles du châtaignier.

Les vigoureux rejetons de cet arbre sont fendus par le milieu, dans leur longueur, roulés en cercle et liés à leurs extrémités avec des fils d'osier. Ces barriques ainsi cerclées font souvent tout le tour du monde sur nos vaisseaux marchands, sans que la fermentation du liquide qu'elles contiennent ni le roulis de la mer qui les fait parfois s'entre-choquer lorsqu'on n'a pas apporté dans l'arrimage toute la solidité voulue, parviennent à entamer cette ligature en apparence si frêle.

LE BERGER

Jadis, de leur voûte insondée,
Par les pâtres de la Chaldée
Les secrets furent pénétrés.

« Le très grand nombre de savants et historiens s'accordent à considérer les Chaldéens ou Babyloniens comme les plus anciens de tous les astronomes.

« . . . On ne peut guère douter que les anciens Chaldéens ne fussent très versés dans la connaissance des mouvements du soleil et de la lune. Les plus anciens et en particulier Gémînus, contemporain de Sylla, leur attribuent diverses périodes luni-solaires qui ne pouvaient être que le résultat d'une très longue suite d'observations.

« ... On croit que les Chaldéens sont les premiers qui aient distribué les étoiles en groupes distincts ou *constellations*. Ils avaient divisé le zodiaque en plusieurs parties égales appelées signes ; on suppose aussi qu'ils avaient une connaissance approchée de la grandeur de la terre, et enfin, on fait honneur à quelques-uns de leurs philosophes d'avoir regardé les comètes comme des astres permanents, assujettis aussi bien que les planètes à des mouvements réglés par des lois éternelles.

« ... Les Grecs n'ont commencé à cultiver l'astronomie qu'après les Chaldéens et les Egyptiens dont ils furent les disciples. (Trançon et Jean Reynaud, *Encyclopédie nouvelle*, article *Astronomie*, tome II, pag. 181 et 182.)

Voilà pour l'histoire sérieuse ; mais la poésie et la tradition font remonter directement l'origine de l'astronomie aux pères chaldéens dont le regard contemplatif découvrit le premier les mystères célestes. Sous Auguste, Virgile les appelait déjà les pères de l'astronomie.

LE CORDIER

Des ponts qu'en l'air le maçon dresse
C'est moi qui file le palan.

Parmi les divers systèmes d'échafaudage en usage dans le Midi de la France, il en est un dont les ma-

çons se servent de préférence. Il consiste à suspendre par les deux bouts, avec des palans en chanvre fixés sous les toits, de longues échelles qui reçoivent alors le nom de *ponts*.

FIN DES NOTES

TABLE
DES
MATIÈRES

	Pages
A George Sand.	
Frontispice. — Aux Prolétaires	19
Le Guinguettier	24
Le Roulier	27
La Fileuse	32
Le Vannier	35
La Batelière.	39

	Pages
Le Tailleur de pierres.	42
Le Boulanger	46
L'Imprimeur.	50
La Fruitière.	53
Le Matelot	56
Le Forgeron.	60
Le Chiffonnier	63
Le Ramoneur	68
La Tricoteuse	71
Le Jardinier-Fleuriste	74
Le Mineur	78
Le Joueur d'orgue de Barbarie.	82
La Fermière.	85
Le Menuisier-Ebéniste	88
Le Facteur de la Poste	92
Le Mécanicien	97
La Dame de comptoir	100
Le Perruquier	103
Le Cordonnier	108
Le Fondeur	113
Le Pilote.	116
La Brodeuse	119
Le Souffleur.	122
Le Rémouleur	126
L'Horloger	130
L'Actrice.	133
Le Peintre en bâtiments	136

	Pages
Le Chansonnier	230
Le Chapelier	233
La Garde-malade	256
Le Portefaix des ports	239
La Laitière	242
Le Tapissier	245
L'Écuyère	249
Le Bûcheron	252
La Matelassière	257
Le Fabricant d'allumettes	261
Le Verrier	263
La Piqueuse	266
Le Tonnelier	268
Le Berger	271
La Nourrice	278
Le Cordier	275
Le Fossoyeur	281
Quelques notes	287



	Pages
Le Postillon	140
La Pianiste	143
L'Institutrice	146
Le Pêcheur	149
Le Domestique	153
La Lavandière	156
Le Boucher	159
Le Soldat.	161
Le Conserit	165
La Chanteuse des rues	169
Le Tailleur	172
Le Charpentier	177
Le Confiseur-Pâtissier	180
La Rempailleuse de chaises.	184
Le Laboureur	187
La Vivandière de vaisseau	191
Le Cuisinier.	194
Le Maçon.	199
La Bouquetière	203
Le Savetier	206
L'Accoucheuse	209
Le Canut.	212
Le Cantonnier	215
Le Teinturier-Dégraisseur.	218
Le Calfat.	221
La Repasseuse	224
La Fripière	227

thèque
d'Ottawa
nce

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003



002502648b

CE PQ 2382

.P88 1867 V004

C00 PONCY, CHARL OEUVRES.

ACC# 1381550

